Première Année —N° 2 UN Centin. MONTREAL, Samedi 18 Mars 1893

LA LIBRE PAROLE

Le Canada aux Canadiens !

REDACTION : 1588, rue Notre-Dame, MONTREAL
ABONNEMENTS:
Un an.....$0.50
6 mois.....0.25
Adresser les communications au directeur de LA LIBRE PAROLE.

FEUILLE INDEPENDANTE HEBDOMADAIRE

ADMINISTRATION : 1588, rue Notre-Dame, MONTREAL
ANNONCES:
(Mesure Agate)
Première insertion.....10 cts la ligne
Insertions subséquentes.....6 cts "

Dépenses de M. Mercier justifiées

L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE

SIGNIFICATION du MONUMENT de MAISONNEUVE

Il faut bien qu'une feuille qui en est à ses débuts se fasse connaître. Aussi l'avons-nous adressée à quelques personnes de l'extérieur bien qu'elles n'en eussent pas fait la demande.

Mais que ces personnes se rassurent. A l'encontre de ce qui a lieu d'ordinaire, nous ne considérerons pas comme abonnées celles qui, recevant notre feuille, se seront contentées de ne pas la renvoyer.

Nos seuls abonnés seront ceux qui auront payé leur abonnement d'avance. Au bout de quelques jours, nos envois gratis à la campagne cesseront.

UN AN.....$0.50
SIX MOIS.....0.25

On n'accepte pas d'abonnement à Montréal où les dépôts de journaux sont si nombreux.

"LA LIBRE PAROLE" se trouvera à Montréal le jeudi de chaque semaine, à trois heures, à tous les dépôts de journaux et aux coins des rues où se vendent ordinairement les feuilles publiques.

AVIS.

Les personnes qui s'abonneront à la LIBRE PAROLE dans le courant du mois de mars, recevront gratis tous les feuilletons qui auront déjà paru.

QUESTION DE DROIT.

A la demande de personnes qui déjà s'intéressent assez à notre publication pour nous favoriser de leurs conseils, nous consacrerons désormais un petit chapitre à des réponses sur les questions de droit qu'on nous aura soumises.

On trouvera à la quatrième page de ce numéro notre jugement sur les dépenses de M. Mercier en Europe.

L'enseignement classique

Il se fait dans notre milieu un effort systématique aux dépens de l'enseignement classique. On représente cet enseignement comme ayant fait son temps ; on prétend que le jour est venu où il devrait céder la place à l'enseignement commercial.

Cette doctrine nouvelle prêchée avec persévérance, avec talent même et appuyée puissamment par les exemples qu'on va puiser à pleines mains dans la vie intime des deux peuples marchands des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, a des cotes si séduisants qu'elle a fait déjà bien des partisans dans notre société, dans nos colléges même. Sera-t-il permis à une humble individualité de faire entendre une voix sincère en faveur du vieux système qui paraît être condamné d'avance ? Je vais toujours l'essayer. *Victrix causa diis placuit, sed victa Vidali.*

Je demanderai d'abord la permission d'adresser certaines questions aux adversaires de l'enseignement classique.

L'homme est-il jeté sur terre principalement pour y gagner de l'argent ou bien pour s'y rendre heureux le plus possible ?

***

On remarquera déjà que je vais traiter ce sujet, non pas au point de vue religieux, mais, seulement en ma qualité d'homme du monde, aussi ne parlerai-je pas du principal objet de l'homme sur la terre, qui est, sans contredit, de travailler à son salut.

J'admets que l'homme qui a reçu un enseignement commercial est bien outillé pour la lutte sociale. En sera-t-il plus heureux ?

La *Gazette* de Montréal a publié samedi dernier une lettre de M. Wakeman qui depuis sept ans parcourt l'Europe dans tous les sens, et j'ai lu dans cette lettre, non sans un certain plaisir, un passage qui m'a surpris, venant d'une pareille plume. M. Wakeman admet que le bonheur semble être le partage général des villageois de toutes les nationalités de ce vieux continent.

Avec vingt sous dans la poche, un jeune paysan, qui fait sauter sa mie sous les arbres de son hameau, se sent réellement plus heureux que ne l'est n'importe lequel des millionnaires qui jouent à la Bourse à New-York.

***

Ce qui frappe le plus les étrangers qui visitent les Etats-Unis pour la première fois, c'est l'air hagard, la mine affairée, les traits fatigués de la plupart des Américains auxquels on se heurte à chaque pas à New-York, dans Broadway, dans Wall street ou dans les rues voisines. Tous ces gens-là ont fait leur dieu du Veau d'or. En attendant qu'ils partent pour un monde où ils ne pourront pas emporter leurs trésors, ils sont déjà punis ici-bas du culte qu'ils ont voué au dieu des richesses.

***

Si l'enseignement commercial a un autre avantage que celui de nous mieux préparer à faire fortune, je ne l'ai pas encore découvert. Malheureusement pour les peuples qui passent pour savoir le mieux faire le commerce, c'est chez eux qu'on trouve la plus grande masse de vices, de corruption, de désespoir, de misères et de folie. Il y a beaucoup plus d'êtres misérables dans la seule ville de Londres ou dans celle de New York que dans tout le Canada. C'est que dame Fortune ne se donne pas à tous ses adorateurs, avec quelque assiduité qu'on la courtise. Pour un amant à qui elle accordera ses faveurs, il y en aura cent qu'elle désespérera par ses rigueurs.

***

Je ne vois donc pas quel avantage on aura obtenu en soufflant l'esprit mercantile dans tous les cœurs canadiens au moyen de la généralisation de l'enseignement commercial.

On aura enseigné aux élèves à bien parler la langue anglaise ; je l'admets. Or, avons-nous la prétention d'introduire cette langue dans nos familles ?

Les Anglais ne s'y trompent pas. Ceux qui sont venus s'établir au Canada ont systématiquement biffé le français de leurs études. Si les Américains, même ceux du bas peuple, ont appris plus ou moins bien le français, c'est qu'ils ne redoutent pas que cette langue remplace un jour chez eux leur langue maternelle ; mais les Anglais de cette province ci, qui assistent à la lutte que se livrent le français et l'anglais dans le champ canadien, ont compris qu'ils ne devaient aider en rien la première de ces langues à l'emporter sur sa rivale. Aussi ont-ils pris le parti de ne jamais parler français, de ne pas même lire nos journaux. De Québec à Buenos-Ayres, qui s'élève au bout de l'Amérique du Sud, sur les confins de la Patagonie, il n'y a pas de pays où notre langue soit plus systématiquement bannie de la bonne société qu'elle ne l'est chez les Anglais-canadiens.

***

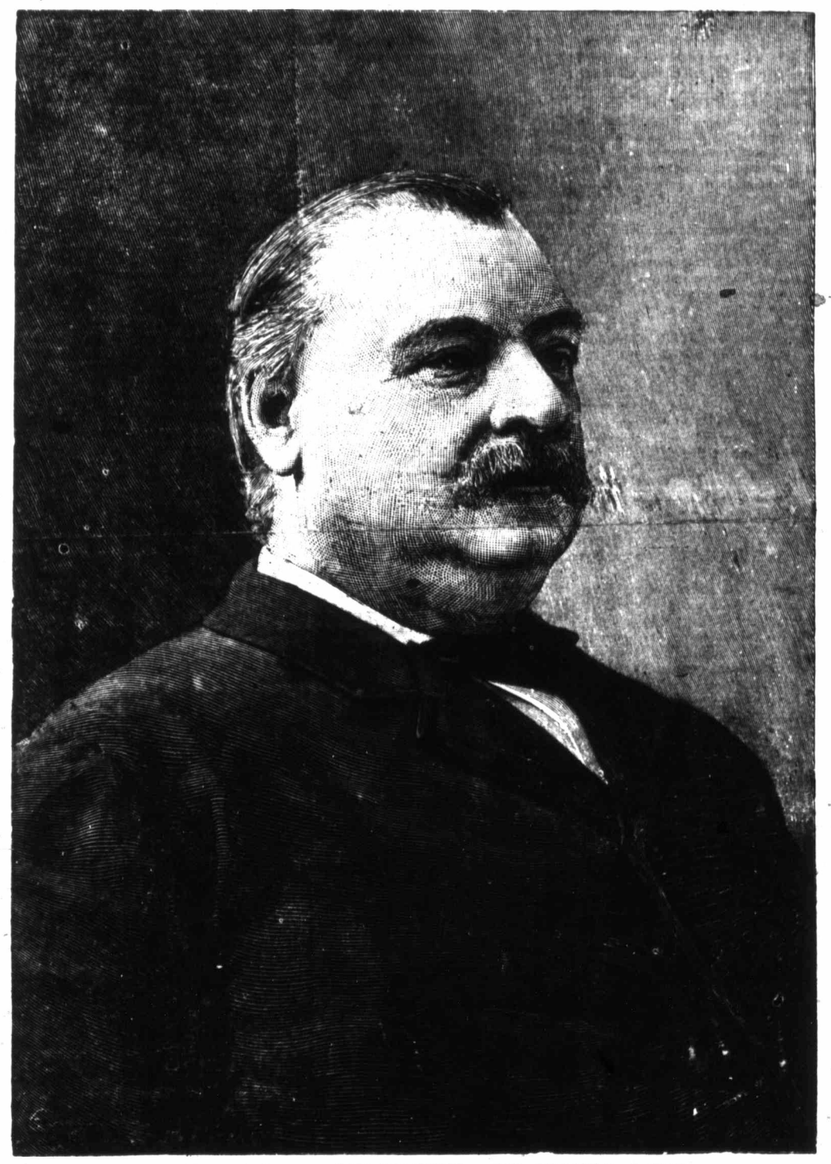
Cette prétention irréfléchie de quelques-uns de nos compatriotes de former une population bilingue, qui parle également bien le français et l'anglais, va à l'encontre de tous les faits historiques. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de peuple qui parle deux langues en même temps. Quand les Israélites firent irruption dans les pays cananéens et se mirent à apprendre la langue des peuples qui les entouraient, ils oublièrent leur propre langue hébraïque. Jésus et ses apôtres s'exprimaient en une espèce de patois araméen qui n'avait absolument aucun rapport philologique avec la langue de l'ancien testament.

Les Egyptiens, qui apprirent la langue arabe de leurs vainqueurs, oublièrent complètement la leur. C'est également ce qui arriva à nos pères conquis par les Romains. Ils désapprirent complètement le celte. Grâce à la rareté des communications dans la vieille Gaule et même dans la France du moyen âge, une poignée de Gaulois, cantonnés sur les bords de la mer dans le Morbihan et le Finistère, avaient conservé dans leurs hameaux ignorés l'usage de la vieille langue druidique ; mais la vapeur, l'électricité, les livres imprimés, les journaux, les chemins de fer, les télégraphes, en faisant pénétrer les lumières dans ce coin de la Bretagne, ont porté le dernier coup à la vieille langue bas-bretonne. Le celte est également menacé de disparaître bientôt des montagnes de la Principauté de Galles et des highlands de l'Ecosse, comme il a disparu presque des campagnes de l'Irlande.

Dans l'île de Malte, il y a trois langues en présence, il est vrai ; mais c'est parce qu'il y a trois populations : le peuple, qui est d'origine phénicienne et qui parle un patois sémitique dont le caractère se rapproche assez de l'arabe ; les bourgeois de Vallette, dont les ancêtres arrivèrent dans l'île après la conquête qu'en fit un des Normands qui régnaient en Sicile, et chez qui s'est conservé l'usage de la langue italienne. Enfin les Anglais établis sur ce rocher depuis bientôt un siècle parlent la langue maternelle. Nous trouvons donc dans cette île trois langues, parce qu'il y a trois races ; mais à part les domestiques, les avocats, les médecins, les guides, les employés du gouvernement et quelques boutiquiers, on peut dire que la masse de la population de l'île n'a qu'une seule langue,—qui est le maltais.

***

En Suisse, il se parle trois langues, quatre même,—le français, l'allemand, l'italien et le *ladin* ou roman ; mais chaque canton de cette petite confédération a sa langue nationale distincte. Sans parler de Genève et des autres cantons qui sont français, allez dans le canton allemand de Berne et vous trouverez dans le Jura une petite ville du nom de Porentruy où la langue française s'est maintenue intacte, mais ça été à la condition d'exclure complètement l'allemand. Après bien des voyages dans les continents, je puis dire en toute sincérité que je ne connais pas de peuple qui parle deux langues.



Le President GROVER CLEVELAND

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Celui qui fut le 22e Président des Etats-Unis, de 1884 à 1888, et qui en est le 24e depuis le 4 mars dernier, est né à Caldwell, dans le comté d'Essex du New Jersey, le 18 mars 1837 et accomplit, par conséquent, aujourd'hui même, sa cinquante-sixième année. C'est le seul Américain qui ait été appelé deux fois *non consécutives* à diriger le gouvernement des Etats-Unis.

Il a été successivement commis dans un magasin de village, maître d'école à l'Asile des Aveugles à New-York, compilateur de l'American *Herd-Book*, grossoyeur dans un bureau d'avocats à Buffalo, avocat à partir de 1859, substitut au Procureur de l'arrondissement de Buffalo, maire de cette ville, gouverneur de l'Etat de New-York et President des Etats Unis.

Nous reproduirons cette biographie samedi prochain.

***

Si l'enseignement commercial doit avoir pour effet de propager dans notre province la connaissance de l'anglais, c'en sera fait de la langue française parmi nous. Les Irlandais ont de tout temps haï les Anglais, leurs conquérants et leurs persécuteurs ; mais le jour où par malheur ils se mirent à apprendre la langue du vainqueur, ils commencèrent à désapprendre la leur et à porter un coup terrible à leur esprit national.

***

Il faut ajouter que si l'enseignement commercial aide les hommes à gagner de l'argent, il abaisse en même temps le niveau des sentiments du peuple ; tandis que l'éducation classique élève ce niveau et développe à un degré singulier les facultés intellectuelles.

Il est utile que dans une grande communauté il y ait des hommes habiles à manier les chiffres, à faire des additions et surtout des soustractions ; mais on avouera qu'il n'y a dans ces opérations rien de bien propre à élever l'âme et qu'il serait dangereux de multiplier le nombre des adeptes de ces études spéciales ; tandis qu'un peuple tout entier peut étudier sans danger les beautés des auteurs classiques.

Le berger lui-même, assis au pied d'un hêtre d'où il surveille ses troupeaux, le laboureur qui aiguillonne ses bœufs en traçant un profond sillon dans le sol, peuvent se sentir l'âme doucement émue en récitant les vers divins, des bucoliques de Virgile, de ce poète adorable que des admirateurs voulaient au moyen âge mettre au rang des saints du calendrier catholique.

Qu'ils sont donc beaux, qu'ils sont mélodieux, qu'ils sont adorables ces vers que Coydon adresse au bel Alexis :

Huc adde, o formose, puer. Tibi lilia plenis
Ecce ferunt nymphæ calathis : tibi candida Naïs
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem jungit beneolentis anesthi, etc

***

Avons-nous une mission à remplir dans le Nouveau Monde ? un rôle à jouer sur la scène américaine ? une civilisation propre à planter dans ce sol colombien ? En ce cas ayons bien le soin de ne pas nous anglifier. Ce n'eût pas été la peine de refuser constamment depuis cent dix-sept ans d'entrer dans la confédération américaine, pour en arriver enfin à emprunter à nos voisins ce qu'il y a de pis chez eux et à nous américaniser ou à nous anglifier dans ce qu'il y a de moins noble dans l'acception de ces deux mots.

***

Ce que j'ai dit des effets tout opposés qu'ont les deux enseignements dont je parle est prouvé d'ailleurs par la comparaison des hommes qui ont reçu une éducation classique avec ceux qui ont été livrés dans leur jeunesse à l'enseignement commercial. Voyez, par exemple, dans vos chambres législatives combien les députés et les sénateurs qui ont étudié dans leur enfance les auteurs grecs et latins ont l'esprit plus raffiné, les manières plus distinguées, les sentiments plus élevés, les pensées plus nobles que leurs collègues chez qui l'on n'a d'abord cultivé que la science du lucre, les dispositions mercantiles ! Au barreau, dans les banques, dans les bureaux publics et dans les établissements commerciaux eux-mêmes, on peut faire la même comparaison et l'on arrivera généralement à faire la même remarque.

***

Je ne demande pas qu'on ferme les écoles où l'on donne l'enseignement commercial, je ne m'opposerais pas non plus à ce qu'on en ouvrît de nouvelles selon les besoins grandissants de la population : mais ce que je trouverais imprudent, c'est qu'on généralisât cet enseignement, qu'on le substituât entièrement au vieil enseignement classique, qui doit continuer à nous donner ce cachet français par lequel nous prétendons distinguer notre nationalité de celles qui nous entourent.

On a fait le reproche au clergé canadien—assez inconsidérément selon moi—d'avoir tenu la masse du peuple dans l'ignorance ;—probablement voudrait-on lui reprocher de n'avoir pas donné au peuple l'enseignement commercial et d'avoir négligé de propager la connaissance de l'anglais.

Dieu soit loué qu'il ne l'ait pas fait ! Ce n'est qu'à cette condition de rester dans l'ignorance, que cette petite nationalité française, encore à l'état embryonnaire en 1783, put se maintenir, se développer, grandir. Que serait devenue notre langue, si les 65,000 Français, tristes épaves laissées sur les côtes du Nouveau-Monde après la tourmente qui repoussa la France d'Amérique, s'étaient mis à apprendre l'anglais, à recevoir un enseignement commercial ?

Les exemples que nous avons sous les yeux ne nous apprennent-ils pas que la natalité, si grande qu'elle puisse être dans un pays, décroît considérablement dès que la population de ce pays se raffine par l'instruction, ou bien dès qu'elle émigre des champs aux ateliers de la ville ? A part quelques exceptions, où trouve-t-on les pères de famille qui ont reçu du gouvernement provincial les cent acres promises aux parents qui avaient douze enfants vivants ? Prenez une rue quelconque de Montréal et vous y trouverez un grand nombre d'habitants nés à la campagne, dans des familles où les enfants se comptaient à la douzaine. Mariés tout jeunes et établis à Montréal dans l'espoir d'y faire fortune, ces campagnards transplantés à la ville, ne sont pas même parvenus à y faire des enfants ! S'ils étaient restés aux champs paternels, ils auraient élevé des familles aussi nombreuses que celles de leurs pères.

***

Le besoin le plus impérieux de la jeune nationalité canadienne-française était, en 1783 et dans les années qui ont suivi, non pas d'apprendre l'art de s'enrichir, mais de se multiplier, de maintenir son culte [illegible], sa langue et ses mœurs, tou[illegible] qu'elle ne pouvait faire que loin des villes. Là dans ces vastes campagnes, luttant corps à corps avec une nature sauvage, abattant d'immenses forêts et groupés autour de l'église, qu'il était nécessaire de faire aussi belle que possible—car c'était pour eux la maison commune où ils venaient oublier leurs fatigues et se reposer au récit des joies que l'avenir leur réservait dans la vie future,—ces hommes primitifs, pour ainsi dire, n'avaient que deux ou trois préoccupations : se multiplier, cultiver leurs champs, élever leurs bestiaux, parler français et se préparer à la mort.

Ce n'est que par ce système aussi simple et sain que sévère, que de 65,000 êtres humains qu'ils étaient d'abord, le clergé est parvenu en cinq quarts de siècle à en obtenir deux millions de catholiques français.

Le Canada en 1776.

J'ai dit, l'autre jour, que le clergé du Canada avait généralement bien conduit la barque politique du pays, mais qu'il avait débuté dans cette voie toute nouvelle pour lui, par une erreur que nous devions attribuer à son inexpérience.

La conduite à laquelle je fais allusion fut-elle bien une erreur ? Jugeant après coup, il est facile à l'historien de 1893 de prononcer le blâme ; mais qu'on se reporte à ces temps de dures épreuves où quelques prêtres français se trouvèrent subitement chargés par les plus dramatiques événements d'élever une petite nation encore en son germe dans ce coin

perdu du Nouveau-Monde, loin de la mère-patrie à laquelle ne l'attachaient pas comme de nos jours, des fils télégraphiques et des bateaux à vapeur.

Au sortir de ces sanglantes scènes d'une guerre qui avait duré si longtemps, ces pasteurs du peuple canadien, ayant encore toutes fraîches à la mémoire les persécutions à jamais inoubliables dont les Acadiens avaient été victimes de la part du vainqueur,—se voyant abandonnés des hommes et mettant tout leur espoir en Dieu seul,—ne devaient avoir qu'une seule préoccupation—celle de grouper leur petit troupeau autour d'eux et de le tenir loin, bien loin des dangers que les guerres entraînent toujours après elles.

Aussi lorsque l'appel du Congrès américain retentit dans les campagnes canadiennes, au lendemain de l'imposante Déclaration d'Indépendance, lorsque la voix du marquis de Lafayette se fit entendre à ces compatriotes délaissés, les invitant à aller une fois de plus combattre sous les drapeaux fleurdelisés pour mériter leur indépendance, il était assez naturel que le clergé, pareil à la poule inquiète qui étend ses ailes sur sa couvée menacée, conjurât ses enfants de se tenir loin de ces grandes luttes dont nul ne pouvait prévoir quelle serait la fin.

Ah! s'il avait été donné aux prêtres français de la prévoir, de lire dans l'avenir, s'ils avaient été certains que les colons américains, aidés des armes de la France, l'emporteraient sur les troupes du roi d'Angleterre, peut-être qu'ils auraient donné d'autres conseils à leurs ouailles! Mais dans le doute, la prudence leur ordonnait de s'abstenir.

Si le Canada avait prêté l'oreille à Lafayette et à Washington, s'il s'était soulevé, comme on l'aurait vu à la peine, il aurait été ensuite de la fête et, en 1783, quand le roi George III reconnut par traité l'indépendance et la souveraineté de chacune des treize colonies anglaises insurgées, il aurait en même temps proclamé la souveraineté et l'indépendance de la quatorzième, du Canada.

Que serait-il arrivé alors?

Le Canada n'eût pas été tenu de noyer sa nationalité dans l'Union américaine. Sait-on que Washington était président depuis près de deux ans, quand le petit Etat de la Rhode Island se décida, en 1791 à entrer dans l'Union. On ne l'y força jamais, et si le Canada, une fois souverain, avait refusé de se joindre aux Etats-Unis, il eu eût eu la pleine liberté.

Mais voici les conséquences immédiates de l'indépendance du peuple canadien:

En premier lieu, cet immense territoire du Nord-Ouest, qui fut donné alors à la Virginité et dont on a fait depuis les Etats de Michigan, de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois et du Wisconsin, eût été laissé aux Canadiens.

En second lieu, la partie supérieure du Vermont, du New-Hampshire et du Maine, qui fut arrachée au Canada, lui aurait été abandonnée.

En troisième lieu, Napoléon 1er aurait cédé à la république canadienne, plutôt qu'aux Etats-Unis, cette immense Louisiane dans laquelle les Américains ont taillé depuis, le Minnesota, les deux Dakotas, le Montana, le Washington, l'Orégon, l'Iowa, le Nebraska, le Wyoming, le Kansas, le Missouri, une partie du Colorado, l'Arkansas, le territoire Indien et la Louisiane de nos jours.

Il n'eût pas été à craindre que les Américains, peuple encore faible et ne comptant que sur la France pour résister à de nouvelles attaques de l'Angleterre, eussent recommencé, aux premiers jours de leur indépendance, ces guerres continuelles qu'ils se plaisaient à faire à la colonie française quand ils pouvaient compter sur la protection et l'aide même de l'Angleterre.

En 1789, quand éclata à Paris cette formidable révolution qui est un des cataclismes les plus imposants de l'histoire des hommes, tous ces prêtres, tous ces grands seigneurs, tous ces princes, tous ces riches bourgeois qui s'enfuirent épouvantés pour se disperser dans tous les coins de l'Europe, seraient venus demander un asile à la république canadienne et l'auraient enrichie de tous les trésors qu'ils emportaient.

Plus tard, quand ce jeune homme extraordinaire qui sortit de la Corse pour endiguer le torrent révolutionnaire, se mit à bouleverser tout un continent, ceux des Français, des Belges, des Suisses, des Italiens, des Espagnols que terrifiaient ces guerres titanesques, seraient venus cacher leur épouvante dans nos forêts vierges.

Les Acadiens, dispersés un peu partout dans le Nouveau-Monde par la main cruelle de l'Angleterre, seraient rentrés, un à un dans leur patrie, quand ils l'auraient vue libre, indépendante.

Les Ecossais et les Anglais n'auraient eu aucune raison de venir peupler de préférence le Haut-Canada, s'il avait appartenu à une république française et catholique.

Les Irlandais et grand nombre d'Allemands de notre religion auraient cherché une nouvelle patrie sur les bords du St-Laurent, au lieu d'émigrer dans la vallée de l'Ohio et leurs enfants, nés et élevés parmi nous, n'auraient pas appris d'autre langue que la nôtre.

Nous serions aujourd'hui un peuple de dix ou quinze millions, professant tous la même religion, parlant la même langue et ayant les mêmes aspirations.

Voilà ce qui aurait pu arriver,—*it might have been!* qui nous remplit le cœur de regrets amers quand nous songeons à ce passé d'il y a cent dix ans!

LA FRANCE ET LE MONUMENT DE MAISONNEUVE.

La nouvelle que l'on n'avait invité que des orateurs royalistes de France à venir prendre part à l'inauguration du monument de Maisonneuve, le fondateur de Montréal, a jeté quelque émoi dans notre population.

La république française est aujourd'hui fermement établie; les rois s'en sont allés des rives de la Seine pour n'y plus trôner à jamais et le gouvernement démocratique qui les a remplacés a reçu la plus imposante des consécrations,—celle du Saint-Père.

Aujourd'hui, à part quelques rares exceptions, tout l'épiscopat français s'est rallié à la république.

Il ne conviendrait pas au Canada français de protester indirectement contre le gouvernement que les Français du Vieux-Monde ont cru devoir se donner. Ils ne nous ont pas consulté sur un point si important pour eux, pas plus que nous ne leur demanderons de nous indiquer quelle forme de gouvernement nous devrons choisir, le jour où nous deviendrons indépendants.

***

Cette courtoisie que les nations se doivent les unes aux autres leur fait un devoir d'entourer de leurs respects leurs gouvernements, quels qu'ils soient,—autocratique ou démocratique.—Les Américains respectent les envoyés du Shah de Perse et du Sultan de Constantinople autant que ceux de la république française et de la reine Victoire.

L'exclusion dont on se plaint à Montréal serait d'autant plus regrettable qu'il y a à la chambre des députés français tout un groupe composé de catholiques ralliés à la république et à la tête desquels se trouve M. Piou—si je ne me trompe. On aurait pu trouver des orateurs dans ce Centre Droit.

Mais est-ce bien à titre de royalistes que MM. de Mun et Charette ont été invités à venir participer à cette fête mémorable? Ne serait-ce pas plus tôt parce que M. de Mun est avant tout l'orateur le plus éminent de l'idée catholique qu'il y ait à présent parmi les hommes politiques de France? Ne serait-ce pas parce que le général de Charette a commandé à Rome cette chevaleresque phalange de zouaves pontificaux accourus de tous les coins du globe à la Ville-Eternelle pour mettre leurs bras au service du Saint-Père et défendre jusqu'à la mort, s'il le fallait, les droits de la papauté à la possession du Patrimoine de Saint-Pierre?

Nous ne devons pas perdre de vue, au milieu de nos luttes politiques le caractère tout religieux que doit avoir cette fête, si nous voulons qu'elle ait une signification historique et lui conserver la couleur locale qui lui convient.

***

L'Amérique du Nord se remplissait de colonies religieuses. A Boston, c'étaient les Puritains; les quakers étaient dans la Pennsylvanie et les calvinistes à la Nouvelle-Amsterdam, qui porte aujourd'hui le nom de New-York. Les luthériens peuplaient le New-Jersey, les catholiques anglais s'étaient établis dans le Maryland,—"la terre de Marie;"—les cavaliers ou défenseurs de l'Eglise anglicane s'étaient répandus dans la Virginie, les deux Carolines et la Géorgie; les congressionalistes s'en étaient allés à la Rhode Island et une autre secte religieuse avait colonisé le Connecticut.

Ce fut alors que les catholiques de France formèrent le projet de fonder à côté de ces jeunes colonies, presque toutes protestantes et anglaises, un établissement catholique et français qu'ils consacreraient spécialement à la Mère de Jésus et auquel la Cie de Notre-Dame de Montréal, qui s'était constituée à Paris, ferait donner le nom de Ville-Marie.

***

Il y a trente-cinq ans, quand les Philadelphiens voulurent célébrer le centenaire de la fondation de leur belle ville, la fête qu'ils organisèrent en l'honneur du quaker William Penn, le fondateur de la cité et leur premier législateur, fut dirigée exclusivement par les quakers, qui sont si nombreux à Philadelphie.

Aujourd'hui, pour une raison semblable, la fête en l'honneur de Maisonneuve doit avoir exclusivement un caractère catholique. Les protestants auraient fort mauvaise grâce et feraient preuve d'une regrettable étroitesse d'esprit s'ils désiraient qu'il en fût autrement.

***

Les sentiments que j'exprime aujourd'hui, je ne les ai jamais cachés et lorsqu'il fut question, il y a quelques années, d'élever au faîte du Mont-Royal cette colossale statue de la Vierge que notre compatriote Hébert avait proposé de tailler, je fis dans l'*Etendard* une campagne en faveur de ce projet grandiose. Aujourd'hui encore je ne puis pas concevoir que des protestants éclairés—je ne parle pas des fanatiques—pussent s'opposer à ce que la statue de la Sainte qui a donné son nom à Montréal s'élevât au centre de cette île qui n'aurait pas eu sa métropole, si l'amour des colons français pour la sainte Madone n'avait pas animé leurs cœurs et fortifié leurs bras.

C'est cette foi, c'est cet amour qui poussa Maisonneuve à braver tous les dangers pour venir dresser sa tente loin des siens, au milieu des sauvages Iroquois. Et c'est cet acte de dévouement et de dévotion que nous voulons commémorer en élevant un monument à ce héros catholique. La vue de cette fière statue, campée en face de Notre-Dame, rappellera sans cesse aux Montréalais massés autour de la Place d'Armes quelle fut l'idée-mère qui présida à la fondation de leur ville; mais ce bronze destiné à braver les attaques des siècles durera moins encore au haut de ce monument que ne vivra dans le cœur des Montréalais leur reconnaissance impérissable envers le fondateur de Ville-Marie.

LA TRIBUNE DU PEUPLE

Etat des dépenses de M. Mercier en Europe, en 1891

(Fin.)

11.—Diverses à Paris: cigares, $5.60; papéterie, $8; timbres-poste, $20; voitures et télégrammes, $0.40; autres dépenses, $18.

12.—Voitures, visites, $7.

13.—Journaux, $16.92; fleurs, $6; voitures, $0.90; cuisinier, dépenses de ménage, $100; voitures pour aller chez Dusautory, chez Hamel, etc., coup de fer au chapeau, cartes télégraphiques, $20; landaus, $9; diverses dépenses et argent de poche à M. Mercier, $60; à M. Bernatchez, $40; théâtres, café, voitures, $6.

14.—A M. Fabre, pour le rembourser de certaines dépenses pendant notre excursion, $40; à M. Ness, $20; dépêches, $2.75; aumônes aux Sœurs de Charité, landaus, malles, télégrammes, Louis, café Julien, théâtre, etc., $32.40.

15.—Déjeûner au restaurant, $2.10; voitures, landaus pour visites, livres, reliure de la "Légende d'un Peuple", $14.40; bains, etc., $15.60.

16.—Divers: Visite aux Ecoles des Frères de la Doctrine Chrétienne à Passy; dîner à la campagne; voitures pour cette excursion, encrier, papier, théâtre pour Louis; à M. Mercier pour dépenses semblables, etc., $100.

17.—Voitures, etc., $6.

18.—Voitures, landaus, visite au collège de Vaugirard, rue de Sèvres et rue de Madrid. Samedi après-midi, dimanche matin et après-midi; à la station de Meaux, lundi matin, $38.

Excursion à Meaux (raffinerie de sucre de betterave) et à Courquetaine pour visiter la ferme modèle de M. Hardou et retour à Paris, tickets de chemin de fer, pourboires, déjeûner à Meaux, dîner à Gretz, voitures, etc., $48.

19.—Divers: excursion à Beauvais, visites à l'Institut Agronome de Beauvais, billets de retour, $20.45; pourboires, voitures, buffet à Beauvais, visite à la Cathédrale, journaux, livres, télégrammes, etc., $64.

20.—Divers à Paris, voitures, câblegrammes, télégrammes à Caen; cuisinier pour dépenses de ménage, $16; paiement de divers comptes, $100; journaux, bain, concierge, aumônes aux Sœurs de Charité, échange sur le papier d'Italie, cigares, $55.

21.—Billet d'entrée au bal anglais à l'Hôtel Continental, $20; voitures, bain, aumônes aux Sœurs de Charité; loterie au profit des pauvres; M. Mercier, argent de poche, $60.

23.—Divers: Câblegrammes, $10.59; voitures, $5; cuisinier, $100; télégrammes à Bruxelles, $50; veuve Rivet, compte de vin, $44.60; au Monopole, compte de vin, $76.20; à Hauticœur, papeterie, $4.

24.—Excursion à Sauterol (Eure et Loire), de Sauterol à Chartres, de là à Béville-le-Comte, retour à Chartres, de là à Paris; à Béville, visite à la raffinerie de sucre de M. Bouvez, divers, billets de chemin de fer, buffets, pourboires, quête à l'église de Sauterol, souvenirs de Chartres, dîner dans le train, voyage de retour, voitures, etc., $130; divers à Paris, timbres-poste, théâtre, $20; dîner au restaurant, $5.40; câblegrammes, etc., $7.40.

26.—Divers, câblegrammes à M. Machin, $6.03; coup de fer au chapeau, $0.20; bain, $1.20; voitures, $1.10; aumônes aux sœurs de Charité, $4; dépenses de M. Shehyn, 10; malle, $5.40; voyage de M. Shehyn à Bruxelles, $5.55; wagon-dortoir, journaux, etc., $20.05; divers, $5.40.

27.—Voyage de M. Mercier à Bruxelles à la raffinerie de sucre de Beauvais et retour à Paris, billets de chemin de fer, buffets, voitures, pourboires, télégrammes, journaux, livres, câblegrammes, $112.

28.—Excursion à Toury, à la raffinerie de sucre de Lambert, dépenses de voyage, $55; à Paris, au cuisinier, dépense du ménage, $200.

29.—Loyer de la maison pendant un mois, etc., $272; divers, câblegrammes, théâtres, soirées, etc., Louis, Hon. M. Mercier pour dépenses semblables, $20; à Bernatchez et Ness, $60.

30.—Divers: Voyage à Versailles, visite au Concours agricole, voitures, télégrammes et câblegrammes, billets d'entrée au banquet Le Play, payé à M. Fabre, dépenses, etc., $23.

VOYAGE A TOUROUVRE

Juin 1er.—Dépenses diverses à Tourouvre, à Monant le Pin pour visiter le haras national, et de là à Paris, frais de voyage, billets, buffets, pourboires, etc., $150.

RETOUR A PARIS

A M. Bernatchez, son compte d'hôtel et celui de M. Ness et autres dépenses pendant le mois, $224.

2.—Divers, bain, câblegrammes, aux courses de chevaux, $7.40; voitures, $2.50; théâtre, $4; fleurs, $5; livres, $2, etc., $16.30, timbres-poste, $20; cartes postales, $10.

3.—Au cuisinier, dépenses du ménage, $415; diverses: voitures, livres, à M. Barral pour aller à Bresle copier le plan de la raffinerie de sucre, etc., $45.45.

4.—Divers: télégrammes, bains, aumônes, voitures, etc., $25.80.

5.—Divers: quêtes à l'inauguration de l'Eglise de Montmartre, $40; souvenirs, $3; au concierge de la rue des Capucines, $10; câblegrammes, $2.40; voitures, $5.50

6.—Timbres-poste, $10; livres, $2.30; cuisinier, voitures, journaux, $19.47; M. Mercier, argent de poche, $20; Hon. M. Shehyn, divers, $10; théâtre, $5.50; Vilmorin-Andrieux, compte de livres d'agriculture, Maison Rustique, $130.34.

9.—Divers: Timbres-poste, $130; quête à l'Eglise des Jésuites, $10; dîner chez Durand, voitures, etc., $24.

EXCURSIONS DIVERSES

8 et 9—Voyage à Lille, dépenses à Cambrai, Escondeuvre (raffinerie de sucre,) Valenciennes, (raffinerie de sucre de betterave,) Lille, billets de chemin de fer, $183.56; Hôtel de l'Europe, $31.52.

10.—Voyage à Caen, Mallet et Cie., diverses excursions, billets de chemin de fer, églises, buffets, etc., Hôtel de Caen, $136; à M. Ness pour dépenses de voyage passées et futures, $180.

A PARIS

13.—A Paris, dépenses diverses, câblegrammes, voitures, etc., $5.

14.—Voyage à Montague, (concours agricole,) billets de chemin de fer, etc., $160.

15 et 17.—Divers: théâtre, voitures, valises, $44.

18.—Cérémonie funèbre à la mémoire de Mgr Labelle à Sainte-Clothilde, $200; frais de voyage de M. Bernatchez en Suisse avec MM. Ness et Barral pour étudier le système de la condensation du lait et du fromage, $200; M. Bonnay pour un drapeau à la fête nationale à Paris, $30.

18.—Divers: argent de poche à l'Hon. H. Mercier, $30; à l'Hon. M. Fabre, remboursement de diverses dépenses, télégrammes, câblegrammes, cigares, papeterie, journaux, bain, etc., $40; voitures, restaurant, etc., $80; à MM. Bernatchez et Ness pour dépenses d'hôtel, $400.

23.—Un vêtement à Chartres, $40.

26.—A V. Andrieux, compte des graines, $27.51; frais de poste, $40; copies des lettres demandant des renseignements aux fabricants de sucre de betterave, et voitures, $14; musiciens à la soirée de la St. Jean-Baptiste, $40; divers à la résidence de M. Daram, télégrammes, gratifications aux domestiques et aux employés à la soirée, etc., $100.

EXCURSIONS

30.—Excursions à St. Malo, à Bordeaux, retour à Paris; Hôtel de France à Bordeaux, Grand Hôtel à St. Malo, billets de chemin de fer de St. Malo à Maus, de Maus à Bordeaux et de là à Paris, $200; divers à l'église, voitures, pourboires aux domestiques, câblegrammes, etc., $200.

Juillet, 2.—Préparatifs de départ, théâtres, voitures, câblegrammes, $70; voyages de Barral, etc., $12.

2 au 7.—*Courrier de la Presse*, $20; *Argus*, $40; excursion à Bellefontaine pour visiter la ferme modèle des Trappistes, $260; dépenses de l'Hon. Shehyn à Londres, $221.63; billets de passage à bord du *Parisian*, $601 40; transport des colis, assurances, télégrammes et voitures, $3; Berger Leviault et Cie., $9.80; blanchissage et faïence, $42.30; à G. Faure, décoration de l'appartement le jour de la St. Jean-Baptiste, $97; vin des caveaux Monopole, $11.20; veuve Rivet, $61.85; idem, $133.38; idem, $8.55; *Journal d'Agriculture*, $4.40; Pierre François, copiste, $50; *Journal d'Agriculture*, $4; maison Theron, charbon, $19.20; Compagnie Générale des voitures à Paris, $66.

7 au 9.—De Paris à Londres, dépenses à Liverpool, au vapeur, câblegrammes, pourboires, transport des colis, $300; Hôtel Métropole à Londres, $65; Hôtel Northwestern, Liverpool, $26.35; Hon. Shehyn, ses dépenses pendant le voyage pour s'occuper de l'emprunt et de la question des sucres, $626 75.

9. au 16.—Dépenses à bord du vapeur et extra, voitures à l'arrivée à Québec, pourboires, billets de Québec à Montréal, voitures, etc., $15, droits de douane sur les livres et les graines, $37.73; comptes soldés par l'Hon. H. Fabre, après notre départ et pour lesquels nous lui avions laissé une remise, moins la somme de $240 pour laquelle il a tiré sur le Trésorier provincial, vers le mois de septembre:

Agence spéciale, $37.69; loyer, etc., appartement No 24 rue des Capucines, $62.69; numéros spéciaux du *Paris-Canada*, $560; maison Rey, rafraîchissements à la soirée, $129.75; copie-lettres, etc., $60; voyage de retour de M. Fabre de Liverpool à Paris, $40; télégrammes, MM. Mercier et Shehyn, à Liverpool, $15; pourboires au concierge 24 rue des Capucines, $20; timbres poste, publication "Esquisse de la Province", $120; divers, $15; à M. Bernatchez à Montréal pour payer ses dépenses à Paris avec M. Ness, en mars 1891, dont le total figure dans mon compte de $19,285.69—soit $500; Eveleigh et Cie., valises, etc., (inclus dans le compte de $19,285)—$54; divers dont il a été impossible de tenir compte pendant le voyage, $3,217.88.

Total, $19,670.71.

Déc. 1891, à M. Barral, acompte $30; divers; pension de MM. Bernatchez, Ness, Barral, Clément à Québec, rédaction du rapport, voitures, télégrammes, etc., $80.

Reçu du Trésor, $80.

Signé ALEX. CLÉMENT,
Secrétaire de la Commission du sucre de betterave, et des Hons. le Premier et le Trésorier de la Province pendant leur voyage en Europe en 1891.

Le Non de la Femme

MONOLOGUE

Voyons donc! mon cousin; laissez-moi, je vous prie.
Quand allez-vous cesser cette plaisanterie?
Voulez-vous bien vous taire? ou j'appelle maman!
Finissez, mon cousin, vous êtes... assommant!...
Je vous ai dit que non, cela doit vous suffire.
C'est réglé! c'est conclu! Ce que je viens de dire
Je le répèterais en face d'un canon;
Enfin, vous le savez, quand j'ai dit: non, c'est NON!

Et d'abord, s'il me plait de rester vieille fille?...
C'est mon droit, après tout! Qu'en dira ma famille?
Ceci m'importe peu!... j'en veux faire à mon gré.
J'ai ma petite tête et je le montrerai!
Des raisons, mon cousin? En voici des centaines,
Que je vais vous donner sans prendre de mitaines:
Les hommes, vous avez, je crois, tous les défauts:
Vous êtes suffisants, égoïstes et faux...
Le mensonge! (un péché qu'entre tous je déteste!)
Puis gourmands, paresseux, frivoles... et le reste!
Je peux continuer: si cela vous convient,
Vous prendrez dans le tas la part qui vous revient.

***

Vous dites?... Oh! je sais: des lèvres très mielleuses,
Pleines de jolis mots, de choses enjôleuses;
Yeux en coulisse, gros soupirs en coup de vent,
Je connais cela! Vous, vous êtes fort savant!
Dans cet art, mon cousin, vous progressez sans trêve
Et vous eussiez joué près de notre mère Eve
Le rôle du serpent avec un plein succès!
Mais depuis ce temps-là, bien des jours sont passés;
Vous étalez en vain, Messieurs, votre science,
Car nous avons acquis un peu d'expérience!
Le vieux serpent a beau s'être transfiguré
Pour nous séduire mieux, nous revenir paré
D'une peau toute neuve et s'être fait bel homme:
A son nez déconfit nous renvoyons la pomme!
Quoi! Vous vous permettez de sourire? Vraiment
Je vous parle, cousin, très sérieusement:
Fille j'entends rester!

***

Voyez ma sœur Marie!
Un jour—ô jour fatal!—voilà qu'on la marie;
Qu'elle était donc heureuse avant cet... accident!
Maintenant n, i, ni, c'est fini! Cependant
Son époux fut coulé dans le moule des autres:
Il a vos qualités; ses... vertus sont les vôtres;
Il est même fort bien, mince, brun, distingué;
On l'entoure, on l'admire; il est aimable, gai,
Spirituel, doué d'un charmant caractère.
Bref! ma très chère sœur passe sur cette terre
Pour posséder le plus suave des maris,
Une perle! un trésor!—Vous pensez si j'en ris!

A peine à la maison; grande métamorphose!
L'homme charmant devient un monsieur froid, morose,
Horriblement quelconque, atrocement banal,
Qui parle à peine, bâille et dort sur son journal!
Il a tout suspendu, mon excellent beau-frère:
—Ses amabilités, son parfait caractère,
Sa gaîté, son esprit qu'on admirait tantôt,—
Au clou, dans l'antichambre, avec son paletot!

Et ma sœur?—Oh! ma sœur est femme de ménage!
La cuisine, Monsieur, voilà son apanage:
On la trouve plongeant, pour en savoir le goût
Son petit doigt mignon dans quelque affreux ragoût!
Armoires et placards rentrent dans son domaine,
Le long des corridors on la voit qui promène
A son flanc glorieux un grand trousseau de clés.
Deux boutons ce matin lui furent signalés
Qui menaçaient de fuir! "Vite, qu'on les recouse,"
Déclare nettement la vigilante épouse.
Car on ne se marie—ainsi veut la raison—
Que pour voir régner l'ordre austère en sa maison!

***

Et vous pensez qu'au prix de ces soins domestiques,
—Bien propres à ravir les âmes poétiques—
Madame peut du moins faire ce qui lui plaît?
Erreur! Mon cher, erreur! Son servage est complet!
Elle est esclave, alors que vous la croyez reine!
Madame veut sortir? Monsieur a la migraine.
Or, comme il doit souffrir considérablement,
Pas de bruit!... pas le plus léger bruit!... C'est charmant!...
Elle adore le bal, le plaisir, les toilettes.
Mais lui, grogne d'avoir à solder les emplettes
Et plein d'irrévérence, il traite d'oripeaux
Les manteaux les plus chics, ses plus jolis chapeaux!
O l'accord merveilleux! O l'union touchante!
Ici, c'est oui; là, non; l'un gémit, l'autre chante;
L'un dit: Reposons-nous, quand l'autre dit: Partons!...

***

Ah! ah! Me voyez-vous recousant vos boutons,
Houspillant sans motif des bonnes effarées,
Courant partout après vos chausses égarées,
Soucieuse, épiant si le gigot est cuit
Ou comptant vos mouchoirs et vos bonnets de nuit?
Pour cet emploi, cousin, il faut être plus brave
Vraiment que je ne suis!

***

Comme vous voilà grave!
Que murmurez-vous donc de la sorte tout bas?......
Comme vous voilà triste!.. Oh! je ne voulais pas
Vous faire du chagrin.—Quelquefois je plaisante,
Vous savez; mais au fond je ne suis pas méchante.

Je me souviens du temps où nous étions tous deux
Des enfants partageant souvent les mêmes jeux;
Vous aviez, mon cousin, un peu plus que mon âge;
Je vous considérais comme un grand personnage!
Mais vous étiez si doux et si compâtissant
A mes petits malheurs, si bon, si complaisant!
Vous mettant au niveau de mes gamineries,
Indulgent à l'excès pour mes mutineries,
Dans ces jeux vous vouliez—c'était d'un noble cœur—
Etre toujours vaincu, quoique toujours vainqueur.
Vous aviez avant tout une âme généreuse
Et quand j'avais commis quelque sottise affreuse,
Bien des fois à ma place, il faut en convenir,
En galant chevalier vous vous laissiez punir!
Si vous me surpreniez gravement occupée
A choisir des chiffons pour parer ma poupée,
Vous daigniez me donner des conseils pleins de goût
Vous le voyez, Monsieur, je me souviens de tout,
De tout absolument, et comme je me flatte,
Si je suis folle un peu, de n'être point ingrate,
N'ayant rien oublié de ce que je vous dois,
Je vous garde en mon cœur une place de choix.

***

Bon, Voilà qu'à présent je chante une autre gamme!
Et vous devez vous dire: "Oh! la femme! la femme!
Etre léger, mobile, en surprises fécond!"
Eh bien! vous vous trompez! Quant à moi, je répond
De ne point m'écarter de la route choisie!
Veuillez ne pas compter sur une apostasie,
Car pour vous épouser, jamais, jamais! jamais!!
Tenez-vous-le pour dit, monsieur mon cousin: mais
Je ne veux certes pas être votre ennemie:
Voici ma main, prenez, c'est la main d'une amie,
D'une amie et pas plus... pas plus, entendez-vous?
Au revoir, mon cousin!...

***

Comment! A mes genoux?
Ciel! vous n'y pensez pas! Que voulez-vous qu'on dise?
Si par maman ainsi j'allais me voir surprise!
Relevez-vous, monsieur, laissez-moi m'en aller!...
Oh! c'est ma faute aussi! Pourquoi les rappeler
Ces souvenirs lointains de nos jeunes années,
Pourquoi les respirer, ces pauvres fleurs fanées
Dont le subtil parfum vous grise? Ah! oui, pourquoi?...
Ayez pitié, monsieur! mon cousin!... Laissez-moi!
Je veux... Ce que je veux, hélas! le sais-je encore?
Non! non! Je vous défends de dire: Je t'adore!
Laissez-moi!.. J'en ai fait serment—je le tiendrai—
Avec aucun jamais je ne me marirai!
Car ce n'est pas de vous que j'ai peur, je vous jure,
J'ai peur du mariage!... Oh! Paul, je t'en conjure...
Va! Tu mériterais, vilain, d'être battu!

***

2 Le Feuilleton de *La Libre Parole*.

UN Tueur de Lions

Par LOUIS NOIR.

I

ENVIE!

—Imaginez-vous que je revenais de Nedromah, un soir, vers huit heures.

—Seul?

—Seul.

—Tu es bien hardi.

—Je suis Parisien.

—Tu ne mens pas, n'est-ce pas?

—Je vous jure que non.

D'Obigny observa cette petite tête intelligente et fière, et se convainquit de la loyauté de ce garçon.

—Je te crois, lui dit-il. Continue.

—Donc, je revenais. Tout à coup, dans les broussailles, il me sembla voir deux gros charbons qui semblaient me lancer des flammes. Ils étaient séparés d'un pied. Ma foi, j'ai eu très peur,

—Tu avais deviné que c'était le lion qui te regardait?

—Non. Mais j'ai entendu du bruit dans les lentisques où il était. C'était sa queue qui battait dans les buissons avec force.

—Qu'as-tu fait?

—Là, j'ai compris que j'étais en face d'une bête fauve énorme. J'ai avisé un chêne-liége très élevé et j'ai couru à lui. Il était temps.

—Le lion vint à toi?

—Il sortit de la broussaille en trottinant assez lourdement. Il poussait des grognements sourds et il soufflait.

—Tu as eu de la chance. Il venait seulement de s'éveiller, et il y voyait encore trouble après son lourd sommeil du jour.

—Est-ce vrai ou est-ce une moquerie, ce que vous dites là?

—C'est vrai. Je crois ce que tu me dis; fais-moi l'honneur d'ajouter foi à ce que je t'affirme, car je connais très bien les mœurs des lions.

—Je me disais que peut-être vous me preniez pour un blagueur, et que vous imaginiez de me plaisanter en supposant que ce lion n'était pas très bien réveillé.

—Va! le lion est comme nous. S'il ne se frotte pas les yeux en s'éveillant, c'est qu'il a des griffes aux pattes; la différence entre lui et nous, c'est qu'il fait du jour sa nuit.

—Bon! Je retiendrai ça.

—Continue.

—Je me lançai à corps perdu sur le tronc du chêne, et je ne fus pas long à en atteindre le sommet. Le lion, qui m'aurait pincé en s'élançant, arriva trop tard. Il se mit à me regarder pendant que je grimpais encore.

—Ça l'intéressait! fit d'Obigny. Ce lion n'a jamais été dans les gorges de la Chiffa, et il n'a point vu de singes; il se demandait comment les hommes s'y prenaient pour atteindre la cime des arbres. Que fit il?

—Il s'est posé sur son derrière comme font les chiens.

—Et puis?

—Il m'a regardé.

Ici, le Parisien hésita.

—Qu'as-tu?

—Je n'ose vous dire mon idée.

—Pourquoi?

—J'aurais peut-être l'air d'un idiot en vous disant ça.

—Peut-être que non. Essaye.

—Il m'a semblé que ce lion ne nourrissait aucune intention méchante à mon sujet, et qu'il me contemplait simplement comme une bête curieuse à voir. Ses gros yeux avaient même l'air bon.

—Mon ami, tu ne te trompes pas. Le lion qui n'a pas faim n'attaque personne, et il est plein de mansuétude quand on a pour lui le respect auquel il a droit. Moi qui te parle, j'ai rencontré nez à nez un lion à deux heures après-midi; mon fusil n'était chargé qu'à plomb. Le lion était en travers d'un sentier que je suivais; un coude me le masquait; je me heurtai presque contre lui. Il tourna négligemment la tête de mon côté, et ne se dérangea pas. J'eus le temps de me jeter dans les couverts près de là, de décharger mon fusil, de le recharger avec soin de deux balles, et de viser mon lion à travers la feuillée en prenant bien mon temps.

—Il fut tué?

—Raide. C'était mon second. Mais va ton train.

—Que fis-tu?

—Rien. J'attendis. Le lion resta bien dix minutes sous mon chêne-liége. Moi, je ne bougeais pas. Alors le lion partit. Je me gardai bien de descendre. Au bout d'un quart d'heure, mon animal poussa un rugissement, et je me tournai du côté d'où il partait. Sur un rocher qui dominait le pays, aux derniers reflets du crépuscule, se détachant tout noir sur l'horizon, j'ai vu le corps énorme de mon lion qui formait une très forte masse sombre.

—Tudieu! Comme tu parles bien quand tu t'y mets, mon cher ami.

—J'ai beaucoup lu.

Et le Parisien reprit:

—Bientôt le lion disparut dans une direction opposée à celle de Nemours, et je me hasardai à revenir à la ferme,

—Et tu veux que je te tue cet animal-là, mon garçon?

—Je voudrais le tuer avec vous; je tire déjà assez bien.

—Oh! oh! voilà de l'ambition. Mais, mon ami, tu me donnes des indications bien vagues. Comment retrouverai-je ton lion; n'as-tu pas de renseignements sur ses habitudes; car, crois-le, si près d'un chemin, il était assez loin de son repaire?

—Pas tant que vous pensez. Le repaire est à un kilomètre de là, tout au plus.

—Tu l'as donc vu?

—Oui,

—En es-tu sûr?

Le jeune homme tira de sa poche un morceau de papier plié en quatre, et il le tendit à d'Obigny.

—Voyez là-dedans! dit-il.

—Qu'est-ce?

—Voyez toujours.

D'Obigny déplia le papier, et en tira une touffe de poils.

—Des poils du lion! fit-il. Très bien.

Mais le Parisien tira un autre morceau de papier et le tendit.

—Et cela! fit-il.

Le marquis tira quelques fragments d'os du second papier.

—Je vois ce que c'est! dit-il. Tu as trouvé ces os dans les excréments du lion, qui en avale mêlés avec la chair.

—Oui, dit le Parisien.

—Ainsi, à ton âge, tu as eu l'audace d'entrer dans un repaire?

—Ce n'était pas dangereux. Je vous dirai que mon ambition étant de tuer des lions comme vous, j'ai voulu commencer mon apprentissage. Je me suis donc résolu à savoir où gîtait mon lion. J'ai reconnu le premier soir qu'inévitablement il descendait de la crête du Djebel-el-Salem à chaque tombée de nuit. Il venait boire à un ruisseau qui coule dans le ravin de Nedromah, et que côtoie le chemin qui ramène de cette ville à Nemours; c'est à la hauteur du tremble bleu, un peu plus bas que le tombeau des chasseurs. Quand il a bu, il remonte sur un rocher, inspecte la campagne et file tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. J'ai pensé qu'il faudrait l'attendre près de la source.

—Pourquoi?

—Parce que je me disais qu'avant de boire il devait ne penser qu'à l'eau et être moins défiant.

—Mon ami, dit le marquis avec un sentiment non dissimulé d'estime, tu es remarquablement brave et intelligent.

—Merci bien.

—Tu feras quelque jour un très bon tueur de panthères et de lions.

—Vrai, monsieur le marquis? Alors vous m'emmenez?

—Pas ce soir.

—Pourquoi donc?

—Parce qu'il faut que tu me casses un œuf à trente pas avec une seule balle, cinq fois de suite. Tu n'es donc pas de cette force?

—Non.

—Eh bien! mon garçon, viens avec moi quand tu pourras tenter cette épreuve, et je te jure que je te ferai tuer ton lion.

—Merci bien, monsieur le marquis. Dites donc, il y a la concession des Figuiers à quelque distance de l'endroit où vous tuerez votre lion.

—Pourqooi me dis-tu cela?

—Parce que vous pourriez venir nous chercher, on vous aiderait à rapporter la bête.

—Eh! c'est bien du dérangement. J'éveillerai plutôt les Kabyles d'un village voisin.

—Vous manquerez l'occasion de recevoir les vifs remerciements d'une très jolie fille qui est la nièce du maître de la ferme.

—Peuh! fit le marquis. Je n'ai pas le temps de m'occuper d'amour. On va partir en expédition.

—Cependant vous sembliez à la dernière revue regarder beaucoup Mlle Ritta.

—Comment! fit d'Obigny joyeux, cette charmante blonde est la nièce du segnor Moralès, le propriétaire des Figuiers?

—Elle même.

—Je l'ai tant cherchée!

—Et on ne vous a pas renseigné?

—Non. Je me suis fait énumérer toutes les jeunes personnes un peu remarquables des environs, et l'on m'a cité la segnorita Ritta Moralès; mais j'ai cru que ce n'était pas elle que j'avais tant admirée!

—Pourquoi donc?

—Comment supposer qu'une Espagnole fût aussi blonde! Mon ami, ce soir même, sois certain que je tuerai ton lion.

—Et moi, au coup de feu, j'emmènerai toute la ferme à votre rencontre.

—Sauf ta jeune maîtresse.

—Ah! monsieur le marquis, comme vous comprenez à demi-mot!

Le marquis sourit.

—Tu tiens donc bien à ce que j'épouse cette jeune fille?

—C'est tout naturel. Vous deviendriez mon protecteur. Vous ferez un beau chemin militaire; moi je m'engagerai. Je serai votre soldat. Vous m'apprendrez à tuer les lions et les Arabes. Je ferai ainsi une très belle carrière sous vos ordres.

—J'en accepte l'augure. Va!

Et le marquis tendit au Parisien une pièce de cinq francs.

Celui-ci refusa.

—J'aimerais mieux autre chose.

—Quoi donc?

—Une poignée de main.

—Ton nom?

—Paul.

—Eh bien, Paul, voici ma main.

Ah ! mon Dieu ! maintenant c'est moi qui vous dis tu
Comme autrefois ; voyons, laissez-moi ! Ma détresse
Ne vous touche donc pas, méchant ? Votre tendresse
Ne saurait s'exprimer sans me faire souffrir ?
Non ! ne me dites pas que vous voulez mourir
Parce qu'à vos désirs je ne veux pas me rendre ;
A ce faux désespoir n'espérez pas me prendre !

. . . . . .

Si cependant j'osais croire à votre serment ?
Si vous deviez m'aimer, là, bien sincèrement !
Si je devais, étant votre petite femme,
Posséder pour toujours le meilleur de votre âme !
Si je croyais qu'il fût pour les pauvres humains
Des rêves sans réveil, des jours sans lendemains...
Si j'osais espérer, Paul, que tu me comprimes
Comme je voudrais l'être et qu'à tous mes caprices
On souscrivît avec un bonheur sans égal !
Que vous ne fussiez pas.. Comment ?... trop... conjugal !
Si j'étais sûre enfin, au lieu de prendre un maître,
De n'trouver l'ami si bon, si franc.. peut être...
Je dirais, renonçant à mon premier dessein,
Je dirais... Vous voulez ?

Eh bien, oui, mon cousin !

JEHAN BERVAKER.

Le Pretre!

Monsieur le rédacteur,

A bord d'un navire où se trouvaient des passagers de diverses nationalités, la conversation roula un jour sur les différents genres de gloire. Les uns citaient Louis XIV, qui fut certainement la personnalité la plus éclatante du système monarchique ; d'autres nommaient Mahomet II, le puissant Khan ottoman, qui entra à cheval à la basilique de Ste Sophie, à Constantinople ; ceux-ci opinaient en faveur du jeune et beau Macédonien, Alexandre le Grand, parcourant l'Asie en vainqueur ; ceux-là lui préféraient Bonaparte, le jeune Corse aux cheveux plats.

***

Chacun avait nommé son héros favori,—empereur, guerrier, poète, artiste, orateur—quand un humble religieux de l'Ordre des déchaussés, qui jusques là s'était fait remarquer par son mutisme, prit la parole, à la surprise générale, et dit : " l'homme qui a la plus grande gloire en partage, c'est le moine assurément ! "

On peut bien s'imaginer les éclats de rire et les brocards qui saluèrent ces paroles du bon Père dans ce salon rempli de protestants, de juifs et de catholiques fin-de-siècle, c'est-à-dire de chrétiens très peu fervents.

***

" J'ai dit, reprit le religieux, que le moine est l'homme qui joue le rôle le plus glorieux et je vais vous le prouver. Y a-t-il jamais eu de Mikado au Japon, de Fils du Soleil à Pékin, de Sultan à Constantinople, de Tzar à Moscou ou de roi à Versailles ou à l'Escurial qui ait exercé sur ses sujets une autorité aussi entière, aussi incontestable que celle du prêtre devant qui les pénitents s'en viennent volontairement mettre leur âme à nue, révéler leurs péchés, leurs fautes, leurs crimes, leurs hésitations, leurs faiblesses, leurs hontes, leurs hypocrisies, le suppliant de leur ouvrir par son absolution les portes du Paradis?

" Le monde est un théâtre," a écrit Shakespeare,—*the world is a stage*;—chacun s'y masque et s'y déguise pour y jouer un rôle dans la comédie de la vie. Il y a cette différence entre les théâtres et le monde qu'à la sortie d'une représentation dramatique, chaque artiste reprend ses vêtements et son visage de tous les jours ; tandis que sur la scène du monde, les artistes sont continuellement déguisés, grimés, masqués, en perruque. Ils jouent sans cesse et ne se montrent jamais au naturel, tels qu'ils sont

" Voyez cette femme ; son mari la prend pour un modèle de vertue ; elle est tout le contraire ; mais il mourra sans se douter même qu'il avait une coquine pour compagne.

" Celui-ci passait pour un parfait honnête homme. Ses concitoyens lui avaient donné le beau surnom de " juste " A sa mort, la ville entière se fit un devoir d'assister à ses funérailles, mais au fond, c'était une canaille..

" Et ainsi de suite de tous les autres ; le monde les connait tels qu'il leur plait de paraître et non tels qu'ils sont. Que de lâches qui ont la réputation d'être des crânes à tous crins ! que d'avares qui font les généreux ! que de personnes que l'on croit être la franchise même et qui passent leur vie à semer la calomnie et à envoyer d'infâmes lettres anonymes ! que de fripons qui jouissent d'un beau renom de probité ! Que de femmes aux mœurs libertines, à qui on donnerait pourtant le bon Dieu sans confession, pour me servir d'une expression énergique !

" Oui, le monde est un théâtre ! Le roi le plus puissant n'est pas plus capable d'arracher les masques, de lire dans les cœurs, de distinguer le vrai du faux que ne l'est le plus humble de ses sujets.

" Le prêtre a cette puissance-là et si les Anglais ont raison de dire que "savoir c'est pouvoir"—*knowledge is power*,—n'est-il pas exact de dire que le confesseur, qui sait, qui voit l'humanité telle qu'elle ést, est plus puissant qu'un monarque ?

" Ecoutez ces bruits, ces fanfares éclatantes, ces cymbales aux vibrations retentissantes ! Voici des centaines de musiciens, vêtus de splendides vêtements, qui s'avancent en faisant retentir les airs des accords de leurs cuivres. Derrière eux défilent des milliers de cavaliers au riche uniforme, à l'allure martiale, le yatacan au clair et montés sur les plus fringants et les plus élégants chevaux de la Mésopotamie. Puis viennent en colonnes serrées des soldats de pied, parés de brillants uniformes et dont les officiers commandent en des langues si variées qu'elles indiquent les vastes proportions de l'empire qui peut fournir une telle armée.—Ensuite c'est une foule de cavaliers groupés pêle-mêle, tous couverts des pierreries les plus rares, aux armes dont les montures d'or et de diamants valent chacune une fortune, et qui tous comptent parmi les puissants de la terre.

" Il y en a pourtant un plus puissant qu'eux : c'est le grand, le terrible Calife Haroun-al-Raschid qui s'avance derrière la troupe de ses généraux et de ses gouverneurs. Ses armes et ses vêtements sont ruisselants d'or et de pierres précieuses. Assis, grave, majestueux et menaçant sur un trône orné de soieries éclatantes et de riches étoffes de velours, qui s'élève sur la croupe énorme d'un éléphant. Haroun jette, de cette hauteur superbe, des regards de dédain sur cette foule immense qui le regarde passer, partagée entre l'admiration et la terreur.

***

" Et après ce défilé grandiose, voici un homme aux vêtements usés et même rapiécés, les pieds chaussés de sandales, la tête blanchie par l'âge, le dos voûté, le front ridé, la voix cassée, les mains tremblantes. Sur cette même foule qui vient de voir passer le puissant calife dans des sentiments d'admiration et de crainte, parfois même de haine, cet espèce de mendiant jette des regards chargés de mansuétude ; il lève sa droite et aussitôt la foule s'agenouille ; de deux doigts il trace dans l'air un signe mystérieux et tous les fronts se penchent humblement vers la terre. Quel est donc cet homme si puissant dans sa pauvreté et son humilité, devant qui les hommes se prosternent, le front dans la poussière et à qui ils accordent volontairement les honneurs qu'ils n'accordaient pas au monarque ? C'est un prélat, c'est un prêtre, c'est un moine !

***

" Vous parlez beaucoup, depuis une centaine d'années, de vos principes démocratiques. Savez-vous que l'Eglise a devancé de plusieurs siècles vos plus fougueux révolutionnaires dans la voie de la démocratie ? A l'époque où les peuples d'Europe étaient foulés aux pieds par une noblesse brutale, orgueilleuse et ignorante, leurs seuls défenseurs, leurs seuls protecteurs étaient les membres du clergé, sortis, eux aussi, des derniers rangs de la société et qui faisaient descendre Dieu du ciel pour mettre un frein à la fureur des nobles. Les rois et les empereurs eux-mêmes tremblaient devant des papes, des évêques, des abbés qui, en leur enfance, avaient été des gardiens de pourceaux !

" C'est Henri IV, empereur d'Allemagne se présentant tête et pieds nus, le dos courbé, devant le pape Grégoire VII, au sortir de l'église et tenant humblement l'étrier de la selle du Saint-Père pour l'aider à monter à cheval. C'est Henri II, roi d'Angleterre, petit-fils de Guillaume le Conquérant faisant assassiner Thomas Becket, archevêque de Cantorbery, pour mettre fin à une opposition qu'il redoutait. Que seraient devenus les peuples à cette époque néfaste, si le clergé catholique ne les avait pas protégés et n'avait pas prouvé à la noblesse et aux rois qu'un simple prêtre, quoique sorti des rangs les plus obscurs de la société, pouvait s'élever au-dessus d'eux ?

***

" De nos jours encore le prêtre n'est-il pas dans les campagnes le meilleur ami des villageois ? N'est-ce pas à lui qu'ils s'adressent dans les jours d'épreuve, pour lui demander des consolations, si le malheur a frappé à leur porte, pour se laisser guider par ses conseils, s'ils se trouvent dans de grands embarras ? Sous chacun de ces toits rustiques on le considère comme de la famille ; il a enseveli les ancêtres, marié les parents et baptisé les enfants ; il est au courant de toutes leurs affaires, de toutes leurs tribulations ; il est l'ami de tous ; mieux que cela, il est en esprit leur père et c'est là le doux nom qu'ils lui donnent.

" Les plaisirs vulgaires que donne la possession d'une immense fortune ou la détention du pouvoir ou bien le commandement d'une puissante armée peuvent-ils se comparer à la joie intime dont s'emplit le cœur du prêtre qui se voit respecté, vénéré, aimé même de tous ses paroissiens et qui sait que si un danger le menaçait, ils risqueraient leurs jours pour le sauver ?

***

" Mais enfin la mort, qui ne respecte rien, promène, un jour, sa faux dans ce presbytère et le corps du saint homme est descendu dans la tombe où l'accompagnent les prières les plus ferventes, les expressions de douleur les plus sincères.

" Quel est celui d'entre vous, messieurs, qui pourrait me nommer cinq des plus puissants pharaons d'Egypte ? Savez-vous même le nom de celui qui était contemporain de Moïse ? Mais vous avez tous retenu le nom de cet humble Saint Antoine, simple anachorète de la Thébaïde, qui, dans sa solitude n'avait d'autre compagnon que son pourceau. Prenez la liste des saints ; ce sont pour la plupart des hommes et des femmes des plus basses conditions ; mais à travers les âges, les peuples de l'univers répètent leurs noms avec amour, se disent leurs belles actions, bénissent leur mémoire et les implorent dans leurs prières.

***

" Je parlais tout à l'heure des pharaons antiques. On a retrouvé les restes mortels de quelques uns de ces grands monarques. Un vil Arabe du désert a vendu, au prix d'une poignée de dollars autrichiens, la momie d'un roi qui de son vivant faisait trembler la terre, et le Yankee qui s'en est rendu acquéreur se propose de l'exposer à la curiosité des passants dans un *Museum* de New-York où l'on paiera dix sous à la porte. Sesostris couché dans sa bière, entre la Femme à barbe et l'homme squelette ! quelle dérision du sort ! *Vanitas vanitatum !*

" Mais lorsque les hommes sont assez heureux pour découvrir les ossements d'un humble moine qui a mené une sainte vie sur la terre,—qu'il ait vécu dans l'antiquité ou du temps de nos pères,—les fidèles se partagent ces reliques avec amour, on les enchâsse dans des cassettes d'or ornées des plus riches pierreries et les peuples viennent en foule baiser ces saints ossements, s'agenouiller et prier devant ce fragment d'un être humain qui fut peut-être, il y a près de deux mille ans, un simple chevrier ! N'avais-je pas raison de dire en commençant que le prêtre a en partage une gloire plus grande que celle des rois les plus superbes et des grands hommes les plus fêtés de leur vivant ? "

***

Quand le moine eut cessé de parler, le salon du bâtiment retentit d'applaudissements.

—" Vous venez de plaider votre cause avec esprit, dit le plus sceptique de la compagnie. Je ne contesterai pas que le prêtre ne soit l'homme le plus respecté de la communauté et que généralement sa conduite ne soit à la hauteur de l'estime dans laquelle il est tenu. Aussi tout ministre de Dieu devrait-il se rappeler à chaque instant que, non seulement il a charge d'âmes, mais qu'il est de plus membre d'un corps dont la réputation souffrira plus ou moins de ses actions indiscrètes.

" Je ne parlerai pas des scandales qui de temps en temps affligent l'Eglise ; ce sont là des exceptions heureusement bien rares ; mais il y a des serviteurs de Dieu qui par leur esprit querelleur, leur disposition à la tyrannie, leur habitude de s'ingérer dans toutes les affaires des familles, la passion avec laquelle ils épousent les querelles des partis politiques—oubliant que le royaume du Christ n'est pas de ce monde,—et par leur caractère brouillon compromettent non seulement leur propre réputation, mais la dignité du corps dont ils font partie. Le peuple, habitué à juger toute une classe d'hommes d'après quelques échantillons, est porté à condamner le clergé tout entier à cause de certains cas particuliers.

" Vous nous avez fait, mon Père, le tableau d'un prêtre modèle. Devant celui-là nous nous inclinerons toujours ; mais n'avouerez-vous pas que le prêtre qu'on voit sans cesse mêlé aux potins de son village, fréquentant les cours de justice et les cabinets d'avocat aussi assidûment que le ferait un homme d'affaires, n'est pas précisément l'homme à la vertue exaltée dont vous nous avez fait le portrait séduisant ? "

***

—" Un homme à la mer ! " s'écria, en ce moment, une voix dont les accents terrifiés glacèrent aussitôt tous les cœurs. Tout le monde se précipita sur le pont, le moine comme les autres, et cette conversation, qui avait si bien commencé et qui aurait pu devenir si instructive, ne fut jamais plus reprise pendant la traversée.

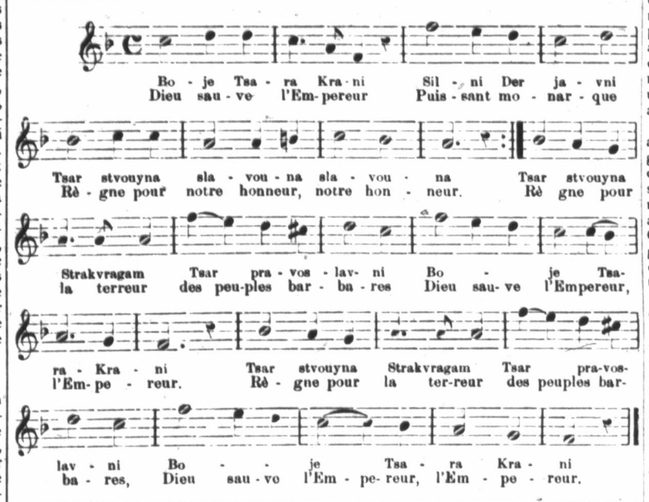
UN PASSAGER.

HYMNE NATIONAL RUSSE

BOJE TSARA KRANI

AVEC TRADUCTION DES PAROLES

Nos lecteurs ont beaucoup entendu parler de l'hymne national russe qui, depuis qu'il est question de l'alliance franco-moscovite est presque aussi populaire en France que la *Marseillaise* elle-même. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant connaître ce chant national.



De la bonne harmonie dans les ménages.

Il y a dans la législation française une loi fort sage qui fait un devoir au magistrat auquel un époux s'adresse pour obtenir soit une séparation de corps, soit un divorce, d'inviter les deux parties au procès à se trouver ensemble dans son cabinet pour qu'il tâche de les réconcilier. Ce n'est qu'après s'être convaincu de l'inutilité de ses efforts, qu'il permet les premières instances.

Bien des fois, les colères amassées dans le cœur d'un des deux époux tombent sous l'influence des paroles de paix, de pardon que le magistrat fait entendre au plaignant, et la bonne harmonie règne de nouveau dans le ménage.

***

Le plus souvent, en effet, c'est par pure ignorance de la philosophie de la vie que les époux ouvrent la porte à la discorde. La femme, par exemple, qui était si accorte, si avenante avant son mariage, néglige entièrement sa toilette une fois qu'elle est entourée d'enfants, et ne semble pas se douter que son mari ne pourra être retenu auprès d'elle que par les mêmes attraits qui l'avaient captive avant leur union. Il y a des jeunes femmes, excellentes pianistes, qui négligent entièrement leur piano une fois qu'elles ont *attrapé* un mari qui, par ce fait, se trouve doublement attrapé.

De son côté, l'époux, autrefois si galant, si attentionné, si plein de prévenances, s'imagine qu'il peut donner un libre cours à son caractère brutal en présence de celle qui s'est rivée à lui pour la vie. Ils sont vraiment curieux ces maris qui voudraient être aimés, bien qu'ils soient si peu aimables. Certaines femmes sont querelleuses, hargneuses, grincheuses, elles ne prévoient pas que la patience du mari aura forcément un terme.

Des hommes font de véritables souffre-douleur de leurs femmes.

Ce sont là autant de causes de désunion qu'on aurait pu éloigner avec un peu de prévoyance. Si chacun des deux époux se disait que son inconduite ou son laisser-aller trouvera un jour son châtiment, et que les époux séparés mènent invariablement une misérable existence, on verrait moins de mauvais ménages.

Il est bon de dire aussi qu'on oublie trop que l'être humain n'est jamais parfait, que nous sommes ici-bas semblables à des malades réunis dans un hôpital. Si l'un souffre d'un mal, son voisin est attaqué par un autre mal, et il n'y en a pas un seul qui soit sain de corps. Malheureusement, on voit la paille dans l'œil du prochain et l'on n'aperçoit pas la poutre dans son œil.

***

J'ai connu deux époux qui faisaient un horrible ménage ; ils vivaient ensemble comme chien et chat. La femme grondait sans cesse et le mari n'avait pas plus tôt fini son repas qu'il courait au cabaret. La malheureuse me demanda un jour comment elle devrait s'y prendre pour retenir son homme au logis?

—C'est bien simple, lui dis-je. Dès qu'il commencera à vous bousculer, remplissez-vous la bouche d'eau. Vous verrez que c'est un moyen efficace.

La femme était un peu bêbête et crut qu'il y avait là de la sorcellerie. Elle promit de suivre mon ordonnance à la lettre, pour que le sortilège opérât, et je fus assez charlatan pour la laisser dans son erreur.

Le soir de ce jour-là, quand le mari arriva de son travail, " Comment ! s'écria-t-il, le dîner n'est pas encore prêt ? " La femme prit aussitôt un verre d'eau et se remplit la bouche de ce liquide que les prohibitionnistes voudraient nous imposer pour boisson exclusive.

Cependant, l'homme attendait la réplique ordinaire et il se préparait à faire une vive riposte; mais l'épouse, la bouche pleine d'eau, ne pouvait pas parler. Elle continua son travail pendant que le mari ahuri la regardait, ne sachant s'il retournait de pique ou de carreau. On se mit à table et là le chef de la famille recommença la querelle à propos de rien et à propos de tout. C'était la soupe qui était trop salée, les haricots qui n'étaient pas assez cuits, l'eau qui était chaude et le thé qui ne l'était pas du tout. La femme rageait et si ses yeux avaient été des pistolets, l'époux que leur aurait passé un mauvais quart d'heure; mais comment aurait-elle pu répondre, exhaler sa colère, la bouche pleine d'eau ?

***

Le mari n'en revenait pas. Tant de mansuétude ! Il regardait sa femme à la dérobée et pour un peu, il aurait cru qu'on la lui avait changée. Son étonnement était si grand qu'après le repas, au lieu d'allumer sa pipe et de s'en aller au cabaret, comme c'était son habitude, il resta au logis, pour voir comment tout cela finirait,

La femme, agréablement surprise et voyant le prompt effet de ce qu'elle prenait pour de la sorcellerie, devint aussitôt souriante; ses prunelles pétillaient de joie, le bonheur donnait des couleurs à ses joues ; elle se fit prévenante, aimable, pendant que son époux, de plus en plus charmé dece changement, jetait sur elle des regards d'admiration et se disait : " Mais c'est qu'elle n'est pas mal du tout, ma petite femme ! Si seulement elle pouvait toujours rester comme ça ! "

Tirons un rideau discret sur la scène de réconciliation. Au bout de huit jours, la femme me rencontrant dans la rue, me dit qu'elle me devait son bonheur, que ma magie avait parfaitement réussi, que son mari se montrait doux, dévoué, galant et qu'il passait ses soirées avec elle.

***

Les journaux ont raconté l'histoire de ce garçon boucher qui, le jour de ses noces, s'était laissé persuader par des amis que, s'il voulait être le maître dans son ménage et faire prendre un bon pli à sa femme, il devait lui donner une bonne tripotée, la première nuit. Oh ! perversion de la langue française : dire " bonne tripotée ", en parlant de coups donnés à ce corps charmant qui porte l'humanité dans ses flancs et dont la dignité a été rehaussée par la divinité faite homme qui en sortit un jour !

Le pauvre benêt le crut et au milieu du bal, quand il s'esquive en sournois pour aller retrouver sa jeune femme, qui l'attend toute rougissante de pudeur et frissonnante d'amour, il lui plante un formidable coup de poing au milieu du visage, au moment même où elle s'élance pour se jeter dans ses bras. Puis c'est une grêle de coups de pied, de soufflets et de coups de poing. La mariée hurle de douleur, d'indignation et d'effroi; elle s'imagine avoir affaire à un fou furieux. On accourt; on la trouve toute en sang; on arrête ce butor pour l'emmener au poste et les parents éplorés ramènent leur fille chez eux.

Huit jours plus tard, quand le coupable comparaît devant le magistrat et dit naïvement les raisons qui l'ont poussé à battre sa femme tout en l'adorant, les avocats, le greffier, les huissiers, les gendarmes et les magistrats eux-mêmes pouffent de rire ; mais la jeune femme, qui aime son mari, tout brutal qu'il se soit montré, cède à l'attendrissement :

—Je vous en prie, dit-elle au magistrat, ne le condamnez pas ; je lui pardonne et nous allons reprendre la vie à deux sitôt interrompue.

Oh ! que de trésors d'amour et d'indulgence il y a dans le cœur de la femme ! C'est une inépuisable mine d'or et de pierres précieuses ; seulement il faut savoir mettre à jour ces richesses incomparables.

LES COULISSES DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Aux Montrealais les Contrats.

Dans les corridors de l'Hôtel-de-Ville, dans certains bureaux aussi, on se plaint des faveurs que l'administration municipale accorde a des artisans du dehors, au lieu de les réserver pour les contribuables de la ville. Les tailleurs de pierre de Montréal ne trouvent pas juste qu'on les laisse sans ouvrage pendant les mois si difficiles de cette longue saison d'hiver, tandis qu'on emploie des ouvriers de la campagne

Est-il raisonnable que ceux qui paient des impôts a l'administration municipale soient condamnés a rester les bras croisés et que des ouvriers qui ne donnent point un centin a la caisse de la ville puissent venir leur ôter le pain de la bouche jusque dans nos murs?

UN CONTRIBUABLE.

AGRICULTURE

Le Parfait Amour et la Chimie Agricole.

(*Voir la LIBRE PAROLE du 11 Mars*)

II

" On peut faire produire les moissons les plus superbes au sol le plus aride, comme on peut faire naître l'amour dans le cœur le plus prévenu ; le tout est de savoir s'y prendre. "

(Cours d'amour et d'agronomie comparés.)

Le lendemain, quand Hugues se présenta chez Mme Jeanne à son heure habituelle, le changement s'était opéré en elle était si grand que, malgré sa modestie, il ne put faire autrement que s'en apercevoir.

Avez-vous remarqué que le visage de la femme dont l'âme est envahie par l'amour rayonne d'une beauté divine, même si ses traits étaient insignifiants auparavaut ?

Il jaillit de ses yeux une si belle flamme, il se répand sur ses joues de si charmantes teintes roses, ses lèvres se couvrent d'une si voluptueuse couche de carmin et de tout son être s'échappe un je ne sais quoi si adorable que l'homme le plus indifférent

---

Le jeune homme serra la main tendue et s'en alla tout joyeux.

IV

OU L'ON VOIT LE JUIF LÉVY FAIRE SES PETITES AFFAIRES.

Les juifs d'Algérie sont très nombreux et forment une vaste corporation.

Leurs mœurs sont très curieuses à étudier, et les types sont bizarres.

Le juif africain a deux faces.

Il est, avec le chrétien et l'Arabe,—avec ses maîtres,—un roué coquin, vil et bas ; il se livre à des trafics odieux : il maquignonne chevaux, conscience, femmes et enfants des autres, vertus, honneurs ; tout lui est bon pour commercer.(1)

Il est sans foi ni loi.

Il *met* avec une audace *inouïe* et une platitude sans bornes.

Bref, il a toutes les ruses de l'opprimé contre l'oppresseur.

Chez lui, en famille, avec les siens, il est de relations sûres ; il a la vie la plus honnête, la plus respectable.

Ce n'est plus le même homme.

En somme, il n'est pas responsable des vices que la servitude lui a imposés en Algérie ; il n'y a de coupables que ses oppresseurs musulmans, intolérants et dédaigneux.

Pendant que les événements que nous venons de décrire se passaient à Nemours, une scène de trahison s'accomplissait à cinq lieues de là, au rocher des *Deux Frères*, près de la frontière du Maroc.

(1) Ce portrait est beaucoup chargé. Le juif africain, le chrétien africain et le musulman africain se valent sous le rapport des vices et de la corruption. Quoique opprimé depuis une quinzaine de siècles, c'est encore le juif qui est le moins corrompu de ces trois classes de la population.—Note de la LIBRE PAROLE.

C'est un site sauvage, bordé à quelque distance par un bois sacré qui entoure la *couba* (le tombeau) d'un saint, sidi Mohammed-Ben-Ibrahim.(1)

La forêt est peu étendue, mais très épaisse ; elle est sillonnée de ravins profonds, et elle domine un vallon escarpé, en forme d'entonnoir sans issue.

On y entre par un défilé étroit, et l'on ne peut en sortir que par le même passage ; partout ailleurs les pentes escarpées surplombant.

Imprudence rare !

Des Beni-Snassenn, au nombre de quarante environ, étaient venus du Maroc, et ils avaient audacieusement établi des *gourbis* (2) de feuillage au milieu de l'entonnoir qui s'appelait dans le pays, le *Vallon sans eau*.

Ils se trouvaient à plusieurs lieues de leurs territoires, en plein pays ennemi, dans un campement très désavantageux, où il était impossible de défendre.

Ils ne pouvaient fuir en cas d'attaque, ils eussent été pris.

Et ils semblaient très insoucieux de tous périls.

D'ordinaire les *sagas* (3) se cachaient dans les rochers ; celle-là se montrait en plein soleil avec une témérité surprenante.

Les armes abandonnées aux portes des gourbis, les vêtements déposés à terre, les fourneaux de cuisine allumés, tout attestait une incompréhensible sécurité.

Cette saga était commandée cependant par un des plus grands chefs Beni-Snassenn, Saïda-Ben-Blenou.

C'était l'*amin-el-Oumena* des tribus de l'Ouest.

(1) *Ben-Ibrahim*, " fils d'Abraham." *Sidi*, " Monseigneur."
Beni, pluriel de *Ben*, " fils."
(2) *Gourbis*, " ensemble de huttes " ; mot arabe.
(3) *Saga*, détachement de tribu en expédition, mot arabe.

L'amin est une espèce de maire élu chaque année ; l'amin-el-Oumena est le chef de tous les anciens d'une confédération.

Ce Saïda avait, dans toute la montagne, une immense réputation de bravoure, d'habileté, de sagacité.

Dans toutes les expéditions, il était *chouaf* (espion) ; c'est lui qui précédait le marche de la troupe, éclairait ses pas, s'exposant à toutes les surprises, à tous les dangers.

Aussi, comme chouaf, avait-il la meilleure part du butin.

Il était en même temps l'éclaireur et le maître de la bande qu'il conduisait en razzia ; il était l'œil et la tête, disaient ses compatriotes.

Ces sagas ou bandes se composaient de gens très hardis, avides de butin et de pillage ; ils venaient écumer le territoire français, comme les forbans écument la mer.

Ils vivaient cachés pendant le jour aux creux des grottes, et ils n'agissaient que la nuit ; leur coup fait, ils se réfugiaient dans leurs repaires, connus d'eux seuls, et de là dans leurs montagnes inaccessibles.

Saïda était un très beau guerrier ; il avait une taille svelte, on le comparait au palmier ; il était noir de cheveux et blanc de peau, malgré ses nombreuses expéditions ; on disait qu'il avait été baigné dans du lait à sa naissance.

Il était de race mauresque par son père, un des pirates de Djemmaa avant notre conquête, et il avait du sang circassien dans les veines par sa mère, une esclave achetée fort cher sur le marché d'Alger.

Cette origine expliquait l'admirable régularité de ses traits aquilins, le bleu limpide de ses yeux, la finesse soyeuse de sa barbe, son élégance et sa supériorité intellectuelle sur les siens.

Seul de tous ses hommes, il était très élégamment vêtu.

Les autres semblaient plus pauvres que des mendiants.

A cela, une raison.

Le *sarac* (voleur), souvent attrapé, perd souvent ses vêtements.

Pour bien voler, la nuit, on est nu dans beaucoup de circonstances ; on dépose tous ses effets dans un creux de roc : quand on a pénétré dans le *douar*, (1) enlevé la mule ou le cheval que l'on convoitait, on vient reprendre son vieux burnous ; mais on n'en a pas toujours le temps ; aussi les voleurs sont-ils déplorablement vêtus en Algérie.

Les quarante vauriens qui entouraient Saïda avaient des mines patibulaires ; comme les Beni-Snassenn offrent refuge à tous les ennemis du Maroc, de l'Espagne et de la France, il en résulte que les scélérats de toute espèce abondent.

Tout Arabe, tout Kabyle qui a commis un mauvais coup, file vers leurs montagnes et y fuit la vengeance et la loi.

Tout soldat français qui déserte va se réfugier chez eux.

Les forçats des *présides* (2) espagnoles de la côte barbaresque trouvent, en s'évadant, asile dans cette tribu de voleurs.

Enfin, le Maroc lui fournit, chaque année, plus de cent brigands qui ont peur des *chaouchs* (3) après un mauvais coup.

On conçoit ce que doit être une tribu aussi mêlée et quelle tourbe de bandits intrépides doit former pareille émigration.

Lorsqu'un homme, connu par ses talents de guerrier, voulait lever une troupe, c'était bientôt fait : il n'avait qu'à faire un appel, et on se présentait en foule ; il choisissait.

(1) *Douar*, " hameau," mot arabe.
(2) *Présides*, en espagnol *presidios*, possession de l'Espagne sur la côte Marocaine où l'on envoie certaines classes de condamnés.
(3) *Chaouch*, gendarme et exécuteur des œuvres hautes.

Saïda n'avait jamais voulu plus de trente ou quarante hommes, et, autant que possible, les mêmes à chaque fois.

Avec eux, il accomplissait des entreprises vraiment extraordinaires.

Aussi les Beni-Snassenn, en cas de guerre avec la France ou le Maroc, le reconnaissaient-ils, pour le chef de toute la montagne.

Pour le moment, très indifférent au péril, lui d'ordinaire si prudent et si bien gardé, Saïda fumait nonchalamment son *chibouque* (1) à l'ombre d'un immense caroubier.

Un petit nègre, son esclave, lui éventait la figure, car, quoiqu'on fût en hiver et que les nuits fussent très fraîches, les journées n'en étaient pas moins très chaudes.

Il semblait rêver et rester étranger à ce qui se passait.

Tout à coup, des cimes du vallon, une voix de chacal glapit...

Saïda, du coin de l'œil, regarda d'où partait cette voix.

Il aperçut un Beni-Snassenn qui, sortant du bois sacré, agitait son burnous d'une certaine façon en haut du vallon.

Saïda siffla légèrement.

Un de ses hommes, endormi sous les gourbis, vint vers le chef.

C'était son *kalifat*, son lieutenant.

—On nous annonce de là-haut, dit-il, l'arrivée de quelqu'un.

Réponds.

Le kalifat lança un rauquement d'hyène admirablement imité, et il fit, des deux bras étendus, un signe convenu.

Le Beni-Snassenn qui avait donné l'éveil disparut soudain.

Bientôt on vit s'élancer timidement dans le défilé un juif.

C'était un homme entre deux âges, affectant la débilité.

(1) *Chibouque*, " Pipe à très long tuyau " ; mot arabe, se prononce *tchibouque*.

Il s'approcha, humble et courbé en deux sur son bâton.

Saïda ne se dérangea pas.

Le juif s'inclina devant lui avec la plus respectueuse humilité.

—Salut sur toi et ta race, Saïda ; que Jéhovah te couvre de bonheur.

—Salut ! dit le chef. Tu viens tard. Voilà deux fois douze heures que je t'ai fait prévenir de ma présence.

—Seigneur (sidi), je te prie de ne pas m'en vouloir. J'ai fait mon possible. On est très surveillé.

—Toi ! Surveillé ! Et qui veux-tu, parmi les Français, qui s'occupe d'un être d'aussi peu d'importance que toi ; un juif, moins qu'un chien de race ?

—Ah ! sidi, il y a près du gouverneur actuel un *kodja* (secrétaire) qui est bien l'homme le plus défiant du monde.

Saïda fronça le sourcil.

—Encore ce kodja ! fit-il. C'est un *djin* cet homme.

—Un vrai diable, en effet. Il sait tout.

—Enfin, te voici. Je t'ai mandé pour deux choses. D'abord, je veux savoir ce qui se passe à Nemours, ce qu'on y fait. Il paraît que près de cinq cents hommes y sont arrivés de Tlemcem ?

—C'est vrai.

—Et un bateau à vapeur a amené des troupes et des munitions.

—Et des vivres.

—Combien de troupes ?

—Un bataillon de zouaves.

—Allah ! fit Saïda. Mais cela donne environ quinze cents hommes de renfort !

—Sans compter que, cette nuit même, il y aura encore un débarquement.

—Es-tu sûr ?

—Oui. J'ai su par les marins indigènes que l'on avait ordre de tenir les *chalands* prêts.

éprouve, à la vue d'une femme qui aime, de douces sensations dont il ne s'explique pas la cause, mais qui n'en sont pas moins puissantes.

Si Hughes avait pu douter encore en revoyant son amie, l'affectueuse amabilité avec laquelle il fut reçu, le regard, l'empressement, la voix caressante, les gestes pleins de câlinerie, tout en Jeanne lui avait donné l'assurance que, non seulement il était aimé, mais de plus qu'elle avait pris un grand parti à son égard et qu'elle était bien décidé à en finir avec ses cruelles hésitations.

ELLE—Je n'ose vous reprocher, mon ami, d'être en retard d'un bon quart d'heure, il fait un temps si abominable que je désirais presque que vous ne vinssiez pas; mais je ne vous cacherai pas que ces quinze minutes de retard m'ont paru plus longues qu'une heure entière passée auprès de vous.

LUI—N'aurai-je pas bravé une plus terrible tempête de neige pour entendre de si douces paroles? Ainsi, mon amour.....?

ELLE.—Ne parlons pas encore de cela. Le moment viendra ce soir même. Je me suis décidée aujourd'hui à brûler mes vaisseaux; mais donnez-moi quelque régit, pour que je m'habitue à être auprès de vous toute autre que je n'ai été jusqu'à présent Reprenons, si vous le voulez bien, notre leçon d'hier soir.

LUI.—Ainsi ces propos que je vous ai tenus hier, je ne sais trop pourquoi, vous ont intéressé?

ELLE.—Etes-vous de ces hommes qui croient qu'une femme est un être futile que l'on ne doit entretenir que de chiffons, de soins de menage, de bals, de spectacles, de de romances, de ravaudage et des potins du jour. Pour vous détromper, M'sieu le maître d'école, votre élève va vous réciter la leçon que vous lui avez donné hier.

LUI.—Si vous le prenez sur ce ton là, ma chère belle, moi je prends mon casque et je m'en vais; je ne pourrais pas résister une minute de plus à une folle envie de vous embrasser, tant je vous trouve ravissante quand vous prenez ce petit air espiègle.

ELLE.—(Reculant sa chaise,)Soyez sérieux, M'sieu le maître d'école, comme il convient à un professeur de chimie agricole et prêtez une oreille attentive à votre élève qui va vous réciter sa leçon:

Le fumier est un préjugé! Sur cent livres de fumier on trouve au plus deux livres de matière fertilisante.

Voici d'ailleurs la décomposition de ces matières:

	Acide Phosphorique	a onces	et 1 cinquième.
Potasse	7	" 4	"
Chaux	8	" 4	"
Azote	7	" 1	"

Total 26 onces. Le fumier est donc un mauvais en engrais. En y réfléchissant, j'ai trouvé que ce n'est pas là le seul reproche qu'on puisse faire. Le plus grand inconvénient qu'il offre, c'est qu'on ne peut pas l'employer pour doser la plante comme elle le voudrait.

LUI.—Avez-vous trouvé cela toute seule, ma chère amie? Mais, alors, je n'ai rien à faire ici; je n'ai plus qu'à m'en aller, l'élève fera bientôt rougir son maître.

ELLE.—Apprêtez-vous, monsieur, à rougir ce soir même, de plus d'une façon. Vous m'avez dit hier, qu'il entre dans la composition de toutes les plantes, du brin d'herbe aussi bien que du chêne,majestueux, quatorze élément, dont quatre gaz et dix métaux.

En y réfléchissant, j'ai compris que puisque les plantes sont si différentes les unes des autres par la couleur, par le goût et par leurs verrus, c'est que l'amalgame de ces quatorze éléments se fait dans des proportions différentes dans chacune de ces plantes. C'est comme pour la musique. Nous n'avons que sept notes; mais avec les mille combinaisons de ces sept notes un musicien composera un terrifiant *Dies iræ*, tandis qu'un autre fers cet air langoureux d'opéra:

"Pour tant d'amour resterez-vous muette?"

Ceci bien compris, je me suis demandé quel doit être l'objet de tout engrais? Ah! j'ai beaucoup réfléchi, aujourd'hui; pas toujours aux engrais chimiques, c'est vrai; mais enfin, ce n'est pas vous seul qui avez occupé mon attention.

Rien ne provenant de rien; pour faire pousser une plante, il faut lui fournir les éléments qui la composent, la nourriture qu'elle demande et comme il est rare que cette nourriture se trouve toute préparée dans le sol, il faut suppléer à la pauvreté de ce derdier par la fumure.

Si une plante veut plus de phosphate que de chaux, ce n'est pas du fumier qu'il faut lui donner, car il renferme quatre fois plus de chaux, ce n'est pas du fumier qu'il faut lui donner, car il renferme quatre fois plus de chaux que d'acsde phosphorique. Voilà, me suis-je dit, un des plus grands inconvénients du fumier.

LUI.—(Lui prenant la main sur laquelle il dépose uu baiser ardent,) Que je suis fier d'avoir une élève si intelligente. Oh! laissez-moi vous dire, Jeanne, ce secret qui m'étouffe, je.....

ELLE.—(Reculant sa choise,) M'sieu le professeut, vous vous oubliez; vous sortez de votre rôle et nous en oublierons notre leçon.

LUI.—Que vous êtes cruelle, Jeanne! de me rejeter dans le chimie quand mon âme se noie dans les délices.....

ELLE. Il y a un temps pour tout, a dit Salomon: un temps pour parler chimie et un autre pour faire le voyage de Cythère.

LUI.—Eh! bien soit, je veux vous obéir en tout, je reprends mon cours sur les engrais. Vous aviez parfaitement raison de dire qu'en employant du fumier, on s'expose à faire du gaspillage, en donnant à la plante une énorme quantité d'éléments dont elle n'a aucun besoin; Il est vrai qu'à force de fumer le sol, on finit par donuer à la plante la dose de l'élément spécial qu'elle demandait; mais on lui a servi, en même temps, une quantité énorme d'autres éléments dont elle n'avait nul besoin.

Je vous ai dit hier que des quatorze éléments dont se compose toute plante, l'air se charge de lui en fournir deux:—le carbone et l'oxygène. Ensuite l'eau lui donne également l'oxigène et de plus l'hydrogène, le sol le plus pauvre l'alimente de soude, de magnésie, de chau, de silice, de fer, de manganèse, et de souffre.

Voilà déjà dix éléments sur quatorze, qui ne nous coûtent absolument rien et qui constituent les 93 centièmes de la plante. Il reste donc à trouver un engrais qui fournisse les 7 autres centièmes qui sont représentée par l'azote, l'acide phosphorique, la chaux et la potasse, mais à des proportions bien variées.

J'ai parlé du sol le plus pauvre, dans lequel on trouve sept des minéraux nécessaires; mais tous les sols ne sont pas d'une telle pauvreté qu'ils manquent absolument des trois autres minéraux. Dans l'un, on trouvera de la potasse, dans autre, il y aura de la chaux et au troisième sera pouvu d'acide phosphorique.

En outre, ainsi que vous l'avez fort bien deviné, telle plante demande plus de chaux que de potasse; ce sera le contraire pour telle autre ainsi le cultivateur digne d'être compté au nombre des agronomes fin-de-siècle, ddpra-t-il savoir deux choses: *primo*, quels sont les éléments que demande principalement la plante qu'il se propose de cultiver? *secundo* quels sont les minéraux qui manquent à la terre où il veut cultiver cette p'ante?

***

L'agriculture fin-de-siècle, vous ai-je dit hier, n'est plus cette profession de vieille routine qu'elle a été jusqu'à nos jours; à présent elle est devenue une industrie basée sur la science, et elle demande certaines connaissances, certaines études, comme toutes les autres industries.

C'est la plus noble, la plus riche de toutes les industries, puisqu'elle fournit la matière première à un si grand nombre d'autres, sans compter notre nourriture que nous lui devons. Il vaut donc la peine qse les jeunes gens qui se destinent à exploiter cette noble industrie se livrent à quelques études pour savoir distinguer les qualités de leurs terres, les élémcnts dont elles manquent et ceux que demandent surtout les plantes qu'ils veulent cultiver, afin que si ces éléments ne se trouvent pas dans leur sol, on les leur fournisse au moyen d'engrais *Complémentaires*.

Remarquez bien le dernier mot, ma chère amie.—Sur quatorze éléments dont se compose la plante, l'air, l'eau et le sol le plus pauvre lui en fournissent dix, de sorte qu'on pourrait presque dire de la plante qu'elle vit de l'air du temps d'eau claire et d'amour.

L'homme n'a qu'à la pourvoir des quatres éléments qui peuvent lui manquer, et qui sont, je viens de le dire: l'azote, la potasse, la chaux et l'acide phosporique.

L'*engrais complet* sera donc celui qui contiendra en quantités égales ces quatres éléments; tandis que l'on donne le nom d'*engrais complémentaere* à celui qui fournira à la plante les éléments qui ne se trouvent pas déjà dans le sol et dont elle aura spécialement besoin.

***

Supposez que vous vouliez cultiver la patate dans un sol déjà riche en potasse; il serait parfaitement inutile de lui donner l'*engrais complet* puisqu'il s'y trouve de la potasse; mais si dans ce même sol riche en potasse, vous vouliez cultiver du trèfle, qui demande surtout de la chaux, votre *engrais complémentaire* devra se composer principalement de chaux. En un mot, comme en cent, il faut donner à la plante le genre de nourriture qui lui convient et, si elle ne peut pas retirer du sol cette nourriture, on doit le lui fournir dans un engrais.

Ainsi le froment, la betterave, le colza veulent surtout de l'azote.

A la patate et à la vigne, ce qu'il leur faut c'est de la potasse.

Le maïs ou blé-d'inde et le sauvageau demandent de l'acide phosphorique.

Enfin le trèfle, la luzerne, le sain-foin préferent la chaux à toute autre nourriture.

***

Je me rappelle qu'hier, j'allais vous parler de l'azote quand vous m'avez mis à la porte. Voulez-vous que je vous dise un mot de ce gaz intéressant?

L'azote a un nom bien lugubre, puisque ce nom grec—a-zoën—"contraire à la vie." En effet, l'azote, qui entre pourtant pour les quatre cinquièmes environ dans la composition de l'air atmosphérique, c'est-à-dire de celui qne nous respirons tous les jours, l'azote ne peut à lui seul entretenir et ni la respiration, ni la combustion; il doit être mélangé à l'oxygène pour devenir respirable.

Toutes les plantes ont besoin d'azote; seulement, il y en a qui se chargent de se le fabriquer elles-mêmes, tandis que d'autres ne savent pas se le procurer; il faut donc le leur donner artificiellement.

Dans la première chose, je mettrai le trèfle la luzerne, les harricots, le sainfoin, les plantes légumineuses, la vigne et les arbres fruitiers.

Les plaetes de cette catégorie ont la faculté de fabriquer leur propre azote au moyen de leur feuillage. Ce sont, à proprement parler, des accumnlateurs automatiques d'azote. Si vous leur donniez de ce gaz par un moyen artificiel, comme, par exemple, en entourant la plante de nitrate ou de sels ammoniaux, vous leur nuiriez, au lieu de leur faire du bien. C'est le cas de dire le proverbe anglais, *let well alone*, et en français: "le mieux est l'ennemi du bien."

Les céréales, au contraire, demandent beaucoup d'azote; mais elles ne savent pas ou elles ne peuvent pas en faire; c'est absolument comme nos fabriques de cotonnades, qui absorbent une énorme quantité de coton, mais qui sont obligés de le faire venir des Etats du Sud de l'Union Américaine.

Toutefois, comme vous le disiez hier, ce serait chose bien dispendieuse s'il fallait faire de l'azote à toutes les graminées que l'on cultive,—beaucoup au blé et moins au seigle.

Que ferons-nous donc? Nous sèmerons du trèfle dans les champs ou nous voudrons avoir plus tard une récolte de blé. Nous donnerons à ce trèfle, qui est un fabricant d'azote, une forte provision de potasse, de phosphate et de chaux. Ensuite, au printemps, au moment de la floraison, quand il crèvera d'azote, nous l'enterrerons à la charrue. Voilà mon champ, Madame, aussi plein d'azote que mon cœur est plein d'amour pour vous. Alors nous y sèmerons du blé dans ce champ et vous verrez quelle moisson splendide il vous donnera! jusqu'à présent, pour obtenir du fumier, votre père convertit cent acres* en prairie qui lui donnent 2,400 tonnes de fumier. Aujourd'hui, le tiers de cette terre, 33 acres, semés de trèfle vont me donner,—à raison de 24,000 livres de trèfle à l'acre,—environ 400 tonnes d'un fumier de qualité supérieure; dans lequel se trouvent 3,600 livres d'azote, de celui des engrais artificiel qui coûte le plus cher et qui est la nourriture savante des céréales!

Aussi, voyez la différence! Les trente trois acres qut donnaient auparavent de si pauvres récoltes, verront leur rendement de trèfles, sans qu'il en ait coûté plus de $10!—dont $6 d'engrais chimiques et environ $3.50 de graines de trèfle!

ELLE.—Mon ami, assez de chimie pour ce soir. Reposez-vous en prenant cette tasse de chocolat, et écoutez-moi à votre tour—je vous sais gré de m'avoir parlé de choses si sérieuses; cela prouve que vous ne partagez pas l'opinion méprisante que grand nombre d'hommes se font de l'intelligence de la femme. Vous m'aaez jugée digne d'étudier cette belle science de l'agronomie et vous avez voulu guider mes pas dans cette nonvelle avenue.

Avouez cependant que je dois mes premières leçons à ce fait que je ne suis pas votre femme.

LUI.—Mais c'est une affreuse hérésie que vous avancez-là!

ELLE.—N'avez-vous jamais entendu parler de M. Gustinel? Depuis vingt ans, il avait pris la douce habitude de passer ses soirées chez Mme Lanessan, une amie intime de sa femme. Dans le cours ordinaire des choses, Mme Gustinel mourut. Après quelque jours donnés à la pleurer, le nouveau veuf reprit son train ordinaire et on le voyait entrer tous les soirs chez son amie, d'où il ne sortait qu'à dix heures.

***

Un jour, Mme Lanessan, profitant du privilège que lui donnait sa vieille amitié, s'expliqua à ce sujet, avec la plus entière franchise.

Tant que vivait votre femme, lui dit-elle, le monde, qui savait quelle vive amitié j'avais pour elle, ne voyait aucun mal à vos visites; mais à présent, que vous voilà libre de tout lien, les voisins vont jaser s'ils vous voient passer toutes vos soirées auprès de moi. D'un autre côté, je n'ignore pas à votre âge, il vous serait pénible de contracter de nouvelles habitudes, de passer vos soirées dans un cercle par exemple. Le mieux, par conséquent, serait de nous marier.

Mais j'y ai déjà songé, s'écria M. Gastinel. Seulement, si je fais de vous ma femme, où donc irai-je passer mes soirées?

C'était là le cri du cœur! M. Gustinel avait adoré sa première femme; il n'eût pas moins chéri la seconde; mais c'était, plus fort que lui: il s'ennuyait chez lui, le soir et il se sentait mal à l'aise, s'il ne pouvait pas passer ses soirées dehors.—C'est pourquoi je viens de dire que si j'avais été votre femme, vous ne seriez pas resté au logis hier et ce soir et j'aurais été privée de ces intéressantes leçons d'agronomie que je trouve si instructives.

Il est bien peu de femmes qui ne soient logées à la même enseigne. L'autre jour, ma nièce Estelle est venue me raconter ses peines. Oui, elle, mariée depuis deux mois, seulement, elle a déjà un très-gros chagrin. "Que croiriez-vous qu'il m'a dit hier soir? s'écria-t-elle presque en entrant. Après le thé, nous sommes allés au salon où il s'est réfugié derrière un journal, faisant semblant d'être, obsorbé dans la lecture, mais baillant à se rompre presque la mâchoire. Au bout d'une demi heure de ce mortel tête-à-tête, je n'ai plus pu tenir et je lui ai dit, d'un ton de doux reproche qu'il ne m'aimait plus comme avant notre mariage.

"Voilà bien les femmes, a-t-il répondu en se roturnant vers moi. On fait tout pour leur plaire et elles tournent tout en mal. Ainsi, vous trouvez que je ne vous aime plus! Croyez-vous que je passerais toutes mes soirées eu tête-à-tête avec vous, m'ennuyant à en mourir, si je ne vous aimais plus? Non, j'irais m'amuser gaiement avec mes amis. Au milieu de ces charmants garçons, les heures s'écouleraient bien vite, et de la manière la plus agréable; tandis qu'ici ou l'amour me cloue je m'embête à la copienne et vous ne me saurez pas même le moindre gré du sacrifice énorme que je fais simplement par armour pour vous!"

Le jeune mari avait mis tant de feu à débiter ces brutales paroles qu'on voyait bien qu'il étatt tout aise de se décharger le cœur.

Ce mélange baroque de regrets exprimés si brutalement et de burlesques protestations d'amour, avait fait verser des larmes à Estelle; mais quand ces paroles me furent rapportées, je ne pus m'empêcher de pouffer de rire. Voilà pourtant ce que nous risquons, nous, en nous mariant, je n'en donne pas à Estelle pour plus de trois mois d'être condamnée à passer ses soirées toute seule, pendant que son mari taquinera la dame de cœur en compagnie de ses amis du cercle. En bonne vérité, est-ce la peine de se marier pour se priver de celui qu'on aime, la lune de miel une fois passé?

Il y a des expériences qui devraient servir. Vous avez un ami; il vous fait une demande d'argent. Si vous le repoussez, il devient votre ennemi; si vous le lui accordez, il devient votre débiteur et par conséqueni, il vous fuit. Un homme aime une femme qui le reçoit chez elle avec le plus vif plaisir. Il lui demande sa main; si elle ne la lui accorde pas, il nrend son chapeau et s'en va furieux. Si elle consent à devenir sa femme, le voilà aux anges pour deux ou trois mois et ensuite, sa femme, ne le voit plus qu'aux repas, heureuse encore s'il ne prend pas l'habitude d'aller manger au cercle ou ailleurs. Tout cela est bien triste et le lot de la femme est dur.

MICHEL VIDAL.

(A suivre)

*J'espère que les compositeurs ne vont pas coiffer l'a du mot acre d'un accent circonflexe—erreur presque générale parmi eux. *Acre* avec l'accent vient du grec *akê*, "pointe," "piquant," c'est un adjectif français qui signifie piquant, mordant, corroeif.

Acre sans accent est un substantif qui dérive d'un mot celtique qui signifie "champ" et d'où sont sortis, les mots latins *ager* et *aera*. Acre est une mesure de superficie.

Puisque j'en eu s sur ce sujet, je ferai remarquer que l'a du mot *base* ne demande jamais l'accent circonflexe, bien qu'on s'obstine généralement à le lui donner.

LES DEPENSES DE M. MERCIER

On a fait beaucoup de bruit au sujet des dépenses de M. Mercier et de ses compagnons de voyage en Europe, sans se donner la peine de réfléchir.

Nous pourrions citer bien des commissions composées de modestes personnes qui, sans quitter la ville de leur résidence, recevaient $10 par jour et se faisaient payer en sus les frais de voyage quand elles s'éloignaient de chez elles.

A ce compte-là, des ministres qui traversent la mer pendant les équinoxes méritent bien $30 par jour; un député, $20 et les autres, $15—soit $5 de plus que les Commissaires qui ne sortent pas du Canada.

D'après ces données, faisons les comptes:

Du 12 mars 1891 au 16 juillet—127 jours.	
MM. Mercier et Shehyn, à $30 par jour chacun	$ 7,620
M. Bernatchez, député, à $20	2,540
MM. Ness et Clément, membres de la commission des sucres, à $15 chacun	3,810
Billets de passage de Québec à Paris par la voie de New-York	664
Retour	664
Total	$12,198

Voilà donc le total des traitements des membres et du prix des billets de passage, aller et retour, à bord des vapeurs transatlantiques.

Comme le chiffre des dépenses de ces messieurs s'est élevé à la somme de $19,670, il reste une différence de $7,452 qui, divisée entre cinq personnes, donne un quotient de $1,494.40, soit une moyenne de $11.76 par chacun de ces 127 jours.

Avec ce chiffre de $11.76 par jour, chacun de ces voyageurs a dû faire face à toutes les dépenses de ses excursions à travers la France, la Belgique, l'Italie et l'Angleterre, payer ses tickets de chemin de fer, régler ses dépenses d'hôtel, de vêtements, de câblegrammes, de frais de poste, de voitures, etc., etc. C'est bien peu!

Et remarquez, ami lecteur, que pour arriver à équilibrer ce budget, il a fallu que ces messieurs y missent de leur poche, qu'ils dépensassent leurs propres traitements de commssaires, au lieu de les économiser comme tant de membres d'autres commissions ont fait.

Vraiment, ces cinq messieurs demanderaient au gouvernement de leur rembourser la totalité de leurs salaires, que nous n'en serions nullement surpris, la loi n'admettant pas qu'un homme travaille gratis.

EN AVANT LE CANON!

LETTRE A ST-JOSEPH.

Nous sommes sincèrement touché de l'accueil bienveillant que le public canadien a fait à notre feuille. S'il nous restait encore quelques craintes au sujet de notre succès, la lettre suivante que nous avons reçue hier d'une abonnée de Laprairie, suffirait pour les dissiper. Puisque les dames s'intéressent à LA LIBRE PAROLE, pourrions-nous douter de notre réussite?

".... En attendant, j'ai quelque chose de grave à vous communiquer: Tous les ans, le 18 mars, veille de la belle fête de St.Joseph, on a la pieuse habitude de tirer un coup de canon droit vers le Ciel, à l'adresse de St Joseph. Pour bourrer ce canon, savez-vous ce que l'on met avec la poudre? Des centaines de lettres à St-Joseph, dans lesquelles on demande différentes grâces à ce grand Saint qui, ce jour, là, ne sait rien refuser.

"Prevoyez-vous maintenant ce que je vais vous demander? Une longue lettre à ce bon Père. Il ne refuse rien, vous dis-je; les grâces spirituelles débordent de ses mains; tout ce qu'il désire, c'est qu'on les lui demande. Ainsi, c'est entendu; vous allez écrire une longue lettre sur du papier de soie,—car c'est le plus léger et la poudre le brûle plus facilement. Vous cacherez votre crit et me l'enverrez. Je me charge de le faire parvenir.

"Voulez-vous que je vous indique les premières grâces que vous pourriez demander? D'abord que vous combattiez pour la bonne cause. Il le faut. Bon, bon! ne vous récriez pas; il le faut, vous dis-je. Dussé-je passer ma vie à faire violence à St Joseph, je ne cesserai de lui demander cette grâce pour vous jusqu'à ce qu'il vous l'ait accordée.

"Vous demanderez ensuite la délivrance des âmes qui vous sont chères et qui seraient encore au Purgatoire; puis d'autres faveurs particulières que je ne connais pas et enfin le succès de votre nouveau journal.

"A cette fin, M. Vidal, *envoyez 50 cents* pour deux messes que je ferai dire ici et auxquelles j'assisterai à votre intention, et soyez convaincu que St-Joseph s'empressera de se charger du succès de la LIBRE PAROLE. Il la bénira. Je compte donc sur vous; n'y manquez pas; le tout devra m'être parvenu vendredi soir, car la malle part à 4 heures pour le Ciel."

Nous nous sommes donné bien garde de manquer la malle. Notre lettre à St-Joseph et la demi piastre pour les messes sont parties une demi-heure après la réception de la lettre de notre spirituelle abonnée.

Mais, dira quelque frondeur, si l'abonnement à votre feuille est de cinquante sous par an et que chaque abonné vous demande une demi-piastre pour faire dire des messes à votre intention, comment vous en tirerez-vous? Ferez-vous comme ce béotien qui achetait les œufs quatorze sous la douzaine, les revendait douze et prétendait qu'il se ratrapperait sur la quantité?"

Homme de peu de foi! quand cinq pains et cinq poissons ont suffi pour nourrir une multitude, qu'y aurait-il d'extraordinaire que nous arrivassions à un grand succès financier tout en perdant sur chaque abonnement? Ne nous resterait-il pas les annonces, qui sont la vraie source de profits pour une feuille qui a un grand tirage? Nous attendons donc avec confiance la réponse à notre lettre à St-Joseph.

Nouvelles à la Main.

Le trop fameux baron de Reinach, si honteusement mêlé aux tripotages du Panama et qui est mort de honte en se voyant découvert, était tombé amoureux d'une chanteuse de Rouen, il y a dix-neuf ans de cela.

Telle est la douce influence de l'amour, même sur les cœurs les plus durs, que ce financier, fouetté par la passion, se réveilla un jour, poète et adressa les vers mirlitonesques suivants à la rebelle prima donna:

Ton souvenir, à mon réveil,
Est entré, comme le soleil,
Par la porte et par la fenêtre,
Et de son rayon hasardeux,
J'étais enveloppé, frileux,
Sentant du chaud par tout mon être.
Et j'ai béni le mois de mai
Et ton souvenir parfumé
Qui me réchauffait aussi l'âme,
Et je me suis senti vingt ans,
Heureux de ce double printemps
Venant du ciel et de la femme!

BARON DE REINACH.

***

— Alors, ta cadette est mariée?
— Oui, mon cher.
— Avec qui?
— Un ministre...
— Diable!
— Protestant.
— C'est plus solide.

***

"Vois-tu, mon vieux, je ne suis pas étonné de n'arriver à quoi que ce soit. Mes débuts dans la vie ont été déplorables. *J'ai commencé par la faim!*

***

— Chère Maud, vois cette jolie édition de Lamartine! C'est un cadeau de mon père. A chacun de mes anniversaires, il me donne des volumes de quelque édition de luxe.

— Alors, ma chère Mabel, tu dois avoir une fort belle bibliothèque.

***

On cause du dernier suicide:

—Vous savez la nouvelle? X. vient de se pendre.

—Le malheureux! où avait-il la tête?

—Dans un nœud coulant, parbleu!

***

On lit dans les annonces d'une feuille de cette ville:

"Une demoiselle française désire montrer sa langue à quelques personnes.

LOUIS BEDARD
Notaire & Commissaire
BUREAU: 1588 RUE NOTRE-DAME
Résidence: 1768 ST-HUBERT. - - - MONTREAL.
Téléphone Bell 9348

PIERRE J. BEDARD
Imprimeur-Editeur-Relieur
Bureaux et Ateliers: No. 1588 RUE NOTRE-DAME,
(En face du Palais de Justice)
Telephone Bell 9348. MONTREAL

—Mais nous allons avoir une expédition alors; je m'en doutais. Je suis venu pour cela. Il faudrait savoir quand ces Français quitteront Nemours pour venir à nous.

—Si je l'apprends, je te renseignerai. En attendant, détache toujours quelques *chouafs* (espions) pour surveiller la sortie.

—Y a-t-il beaucoup de canons? demanda Saïda, que l'artillerie effrayait, comme tous ses camarades de la montagne.

—Je sais qu'il y a au moins douze pièces de montagne, portées à dos de mulets.

—Ces Français! fit Saïda. Ils ont tout pour eux Ce n'est pas difficile d'être vainqueur avec des canons.

—Achetez-en, fit le juif.

—A qui?

—A moi.

—Tu m'en vendrais?

—Certainement.

—Que ne l'as tu dit plus tôt!

—Pense-t-on à tout? Puis, c'est cher.

—Un appel aux tribus nous fournira la somme nécessaire. Quand aurais-tu ces canons?

—Dans un mois.

—L'expédition sera commencée.

—Ce sera pour une autre fois.

—Nous reparlerons de cela. Causons du kodja. J'ai une dent contre lui.

—Que t'a-t-il fait?

—Cet homme est une épine enfoncée dans le coussin de mon divan. Chaque nuit je me pique au souvenir de ce qu'il a osé contre moi.

—Qu'est-ce?

—Ce d'Obigny, déguisé en Kabyle, est venu me demander l'hospitalité. Il s'est adressé à moi. Je suis emin; il était tout naturel de loger cet étranger, c'était mon devoir. Je l'ai fait. Il a joué son rôle si bien que je m'y suis trompé.

(A suivre)

Faut-il aimer?

I

Aucun obstacle ne gênait plus à cette heure la vue du jeune Parisien, mais il cherchait vainement en face de lui une trace quelconque de présence ou même d'existence humaine. Il découvrait uniquement la Prairie, morne et déserte, un peu moins plate, cependant, depuis qu'il la contemplait du niveau du sol. Une ondulation de quelques pieds fermait l'horizon à la distance d'une demi-lieue vers le nord. Partout ailleurs, la plaine s'étendait à l'infini, sans laisser voir la plus humble cabane.

"On s'est trompé!" pensa Lavaudieu, en réprimant un frisson d'angoisse.

Et il se mit à crier en faisant des signaux de détresse, bien qu'il ne restât plus du train, filant à toute vapeur, qu'un petit carré noir diminuant à vue d'œil sous un panache de fumée blanche.

Tout à coup, l'abandonné distingua fort près de lui un poteau que surmontait une planchette grossière avec cette inscription: *Beauséjour*. Ce poteau, cette étiquette, un drapeau rouge couché dans l'herbe, et que les rares humains, désireux de monter en wagon en ce lieu, devaient agiter pour faire stopper la machine, voilà tout ce qui composait l'installation de cette gare en espérance. Alain trouva que c'était assez, peut-être, pour partir, mais que c'était insuffisant pour arriver. Heureusement la journée s'annonçait radieuse, trop radieuse même, car le soleil semblait vouloir incendier la Prairie, bien qu'il fût à peine huit heures.

Selon l'usage invariable de ses pareils, ce naufragé d'un nouveau genre commença par s'assurer de l'état de sa cargaison, c'est-à-dire de son bagage. Rien n'y manquait, ni l'imposante chapelière qui contenait ses chemises, dont l'empois pouvait rivaliser avec le plus pur émail de Satsuma, ni la valise pour les excursions, ni le nécessaire, musée portatif d'objets d'art, ni le rouleau des pardessus, couvertures, cannes et parapluies, ni le carton à chapeaux, ni l'étui du fusil Chokebore, ni le sac de nuit pour le linge de rechange et les chaussures. Jamais, depuis le jour où elle était sortie brillante de jeunesse des mains du créateur, la Prairie n'avait contemplé un amoncellement de trésors pareils.

L'inventaire achevé, le Robinson parisien s'assit sur la chapelière, et, ouvrant son parasol, songea que le train suivant devait passer le lendemain à la même heure, tandis que celui qui retournait à l'Est ne devait pas, à moins d'un miracle de Dieu, parvenir au poteau de Beauséjour avant la nuit tombée.

"Cet animal de Cléguérec aurait bien pu se trouver là pour me recevoir! pensa-t-il... Sacrebleu! me serais-je trompé de date?..."

Il chercha dans sa poche et relut un billet de Maurice qu'il avait reçu à New-York. C'était bien ce même jour, au passage du train (il n'y en avait qu'un) allant à Vancouver, que son hôte avait promis de l'attendre "à la gare de Beauséjour", pour le mener chez lui, à l'Hermitage, nom de sa ferme.

"Où est l'Hermitage? pensa-t-il encore. Probablement derrière ce pli de terrain. J'irais bien voir ce qu'il y a de l'autre côté, mais c'est loin, il fait chaud, et je n'ai pas la ressource de mettre mes colis à la consigne!"

Non seulement il faisait chaud, mais il faisait un peu faim, et un peu soif aussi... Après tout, la lettre de Maurice avait huit jours, plus de temps qu'il n'en faut pour mourir ou pour être emmené captif par les Indiens. Et alors...

Toujours assis à l'ombre de son parasol écru, le pauvre Alain méditait sur le parti à prendre, comme s'il avait eu l'embarras du choix. Déjà l'innombrable population des 'gophers" ou chiens de prairie,—animaux inoffensifs, moitié rats, moitié lapins,—sortait des trous où le passage du train l'avait précipitée et considérait curieusement le nouveau venu. Celui-ci, en revanche, leur accordait peu d'attention Il ne pouvait détacher ses yeux de la double ligne des rails bordée à droite et à gauche d'un sillage d'épaves lancées hors des cuisines ambulantes des trains: débris de vaisselle, bouteilles vides, boîtes de conserves éventrées. Sur sa tête courait le fil de bronze, lien mystérieux, dont l'extrémité touchait Paris, le cher Paris! Mais, pour bien des heures encore, ces instruments merveilleux de la civilisation, chemin de fer, télégraphe, pouvaient rester inutiles pour lui, autant qu'ils l'étaient pour les petits philosophes à quatre pattes qui grouillaient dans le gazon brûlant.

Soudain la physionomie du vicomte fortement assombrie depuis un quart d'heure, s'éclaira de nouveau. Une pensée venait à son esprit; un nom vint sur ses lèvres:

"Chère Simone!... si elle me voyait!"

Il était sur le point de sourire, mais, avant d'être né, le sourire mourut.

"Peut-être que je suis ridicule et que Simone se tordrait de rire en me voyant", se dit Alain.

Et il se demanda, toujours blotti sous son ombrelle, ce qui dominait dans sa situation présente: le sublime ou le ridicule. Tandis qu'il analysait le fort et le faible de son héroïsme, sa main gauche avait glissé machinalement jusqu'aux coutures finement piquées de ses escarpins, dont le vernis, contrairement à toutes les lois de la physique, semblait se contracter sous l'action de la chaleur.

Un juron—sobre et modéré toutefois—sortit de ses lèvres. Espérons que le vicomte pestait seulement contre son cordonnier!...

II

En ce moment, un point noir se montra sur la crête peu élevée qui fermait l'horizon vers le nord. Ce point noir se rapprochait rapidement. Bientôt on put voir que c'était une voiture attelée d'un cheval; peu après, la voiture, occupée par une seule personne, se classa d'une manière évidente dans la catégorie des tilburys; à trois cents mètres elle se réduisit aux dimensions d'un de ces véhicules aériens et microscopiques, dont les roues ténues font voler la poussière de nos nippodromes, les jours de courses au trot.

Arrivé à la ligne ferrée, le *sulky* s'arrêta. Le jeune homme qui le conduisait bondit à terre d'un saut merveilleux de souplesse. Deux secondes après, la jument alezane, véritable buveuse d'air, était attachée à l'un des poteaux du télégraphe. Alors Maurice de Cléguérec marcha, la main tendue, vers son visiteur qui le regardait avec un mélange d'étonnement et d'admiration.

Le nouveau venu, en effet, resplendissait de santé, de bonne humeur et d'énergie masculine. Mais sa santé lui laissait la sveltesse un peu maigre de la race de choix affinée par l'entraînement. Cette structure mince le faisait paraître plus élevé de taille et plus jeune qu'il n'était en réalité. Nul n'aurait pu croire qu'il venait de toucher à la trentaine. Il était beau, sans l'être jusqu'au degré "professionnel", moins enviable chez notre sexe que chez l'autre. Ses cheveux brun foncé, la saillie vigoureuse des maxillaires, sa bouche fine, aux lèvres peu accusées, dont le moindre tressaillement était visible sous une moustache légère crânement relevée, tout, jusqu'au grand chapeau de feutre posé en arrière, faisait songer aux cavaliers de Velasquez, audacieux et bouillants sous leur apparence froide. Ce Breton aux yeux espagnols sortait à coup sûr d'un de ces rameaux celtiques, mystérieusement entrelacés avec certains rameaux ibères, à l'époque ténébreuse des migrations préhistoriques.

—Pardonnez moi de vous avoir fait attendre, dit-il à son hôte. *Annie* en est cause. Elle a découché sans me prévenir et, ce matin, quand j'ai voulu atteler... plus personne! Vous voyez quelle dose d'indulgence le voyageur venant chez nous doit apporter dans ses bagages.....

Comme il prononçait le mot de bagages, Cléguérec s'interrompit. L'entassement qu'il n'avait pas encore aperçu frappait ses yeux.

—Diable!... fit-il en tirant sa moustache.

Alain s'excusa, un peu décontenancé.

—J'aurais bien pu laisser ma grande malle à New-York.

—Non, c'est moi qui aurais dû réfléchir que je reçois un Parisien et non pas un coureur de Prairie. Quelle sottise de n'avoir pas amené le démocrate!

—Le démocrate? répéta Lavaudieu sans comprendre.

—Nous appelons démocrate ce que vous appelez omnibus, ou à peu près. Mais ne restons pas ici. Voulez-vous monter?

Alain obéit passivement, n'osant pas même demander ce qui adviendrait des bagages malencontreux et s'il les reverrait jamais. Déjà il subissait l'étrange magnétisme des yeux de Cléguérec, tour à tour animés de la volonté impérative du lutteur habitué à vaincre, ou adoucis de la tristesse mal résignée du penseur souvent battu par le sort. Quand les deux compagnons se furent passagé l'étroit espace du *sulky*, Maurice commanda:

—Tenez-vous bien. La jument est vive au départ.

—Elle n'en a pas l'air.

(A suivre,)

Publié par Michel VIDAL et Cie,
1588 rue Notre-Dame, Montréal, Can.